

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne &
moderne ; de Découvertes des Sciences & des
Arts ; de Nouvelles de la Republique des
Lettres ; & de diverses autres Particularités
intéressantes & curieuses, tant de Suisse,
que des Païs Etrangers.*

DEDIÉ AU ROI.

FEVRIER 1760.



NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES,

—
MDCCLIX.



JOURNAL HELVETIQUE.

FEVRIER 1760.



ESSAI

Sur ce sujet du prix de l'Académie de Montauban, pour 1760, Les vrais plaisirs ne font faits que pour la Vertu.

*A Mr. B**.*

O Vertu si noble, si belle,
Des Sages l'auguste modèle,
Qui fait sentir nôtre bonheur ;
Qu'on sentiroit pour toi de desirs & d'ardeur,
Si, dans ta beauté naturelle,
Tu te montrois à nôtre cœur !



J E vous adresse ce petit Essai, à
vous qui êtes témoin de mes occupations, ou plutôt de mes amusemens ; à
vous, auquel la conformité de goût m'a lié

& uni, quoique la distance qu'il y a de vôtre âge au mien dut nous éloigner; mais les mêmes penchans rapprochent les Homes. Vous faites vos délices de chercher la vérité & d'étendre vos conoissances; & come la Vertu n'attend pas le nombre des années, la Sagesse ne distingue pas les âges, & choisit pour amis de jeune gens, ainsi que des vieillards. Elle n'a rien de sombre ni de chagrin; elle est bone, indulgente; elle fait que trop de sévérité irrite, ne corrige & n'instruit point. Les vrais plaisirs ne sont faits que pour elle, parce qu'ils sont conformes à l'ordre, & à nôtre destination. Ce n'est point cette volupté grossière & brutale, qui dégrade l'homme, & avilit son ame; c'est un sentiment délicat & paisible, qui répand dans le cœur une douce sérénité, qui est indépendant du caprice des homes, des revers de la fortune, des événemens les plus imprévûs, & des douleurs corporelles, qui sont les plus grands de tous les maux; mais dont un esprit vertueux triomphe, ou qu'il supporte du moins patiemment, parce qu'il est soumis à la volonté de Dieu, qu'il conoit la fragilité des biens de la vie, & qu'il est préparé & résigné à tous les événemens.

Il s'agit de prouver la vérité de cette proposition, *Les vrais plaisirs ne sont faits que*

pour la Vertu *. Pour la faire sentir, opofons le tableau des faux plaifirs à celui des véritables, & voyons de quel côté fe trouve le vrai bonheur.

Dieu nous a doné des organes & des fens, pour jouir des vrais plaifirs ; mais pour en jouir avec moderation & reconoiffance : On en abufe, par des excès qui puniffent toujours ceux qui s'y livrent ; on oublie le Créateur & fes bienfaits, pour s'atacher & fe côler aux créatures ; on fait fon malheur, de ce qui devoit faire fa félicité par un ufage innocent & légitime. La fanté fe détruit, la réputation fe perd, le mépris & la misère fuivent de près une volupté criminelle ; au lieu des douceurs qu'elle nous promettoit, on ne trouve plus que de l'amertume, des regrets, & des remords.

La volupté eft d'autant plus dangereufe, qu'elle nous précipite dans un afreux abime, lorsque nous nous croions le plus en sûreté ; le poifon qu'elle prépare nous plait par une fauffe douceur, & l'on ne fent fon amertu-

* Il y a une relation naturelle entre la Vertu & le bonheur : En éfet, fa pratique le procure, enforte que l'home, qui defire fincèrement d'être heureux, ne fauroit le devenir, qu'en pratiquant les maximes de la fageffe. Etre fobre, laborieux, equitable, doux, modeste, fomis aux ordres de la Providence, voilà les vrais moyens de parvenir au bonheur.

me, que lorsqu'il a infecté les sources même de la vie. D'abord, on se flate de ne goûter que des plaisirs permis; on se trompe soi-même; on croit pouvoir réprimer ses desirs, des que la raison ou la conscience les condamnent, mais come ils se sont rendus maîtres de nôtre cœur, on ne leur done plus de bornes. On gémit de son esclavage, sans avoir la force de rompre ses fers. On se reproche sa foiblesse, sans pouvoir la surmonter: Toujourns en contradiction avec soi-même, on voit le bien, & l'on suit le mal; nos mœurs & nôtre conduite sont toujourns en contradiction avec nos principes. Le moien de goûter les douceurs de la paix, quand on porte son ennemi dans son propre sein, & qu'on se fait à soi-même une guerre perpétuelle*! Les vrais plaisirs, au contraire, sont conformes à nos espérances, & aux idées que nous avons de là félicité; la mort même, qui est le terme de la vie, n'est pas celui de

* Voici come s'exprime sur ce sujet un Poëte.

Pour le cœur du méchant, non il n'est point de paix;
 Il la cherche toujours, sans la trouver jamais.
 Le remords dans son cœur établit son empire;
 Le present le confond, le passé le déchire:
 L'avenir le remplit de trouble & de terreur.
 Tous ses jours sont tissus de tristesse & d'horreur.

nôtre contentement, qui durera au siècle des siècles.

L'homme est fait pour le bonheur; c'est là sa destination. Affliger son corps volontairement, par des macérations & des jeûnes, que Dieu n'a pas comandé, c'est faire une œuvre qui nous trompe; mais on ne se féduit pas moins soi-même, quand on cherche le bonheur là où il n'est pas. Les plaisirs criminels produisent la honte & la tristesse. Come la raison les condanne, on cherche les ténèbres pour les cacher, & les ténèbres nous inspirent une secrette horreur, parce que nôtre conscience nous éclaire sur l'atrocité de nos crimes. Nous regardons nos complices come des tèmoin suspects & nos énemis couverts; nous craignons sans cesse qu'ils ne dévoilent des mistères, qui nous couvrieroient d'infamie. Nous nous détellois nous même, & nous redoutons le silence de la solitude, parce que nous avons intérêt de ne nous pas examiner de trop près, & que nous avons besoin du bruit du monde, pour nous distraire des reproches que nous fait notre conscience, & pour nous dérober, s'il est possible, la conoissance de nos fautes & de nos crimes. Nous nous reprochons à la fois, & ceux que nous avons comis, & ceux que nous avons fait comettre. Quelle est l'ame qui, en présence d'un Dieu juste &

voyageur, puisse porter un fardeau aussi pesant, & qui ne soit acablée sous l'énormité de son poids ?

Placés come nous le sommes, sur un atome, qui roule sur un point de l'univers, nous n'avons à nous que notre propre existence, & nous la troublons, nous la rendons aigre, par l'usage dépravé que nous en faisons ; nous empoisonons le cours de notre vie, par des plaisirs passagers & fugitifs*.

La crainte suit le crime, & fait son châtement.

Plaisirs faux & dangereux, qui s'évanouissent si rapidement, que vous coutés à l'Homme ! Votre éclat nous éblouit, mais semblables à ces feux, qui ne laissent qu'une noire fumée, vous ne laissés aussi après vous que des regrets & un repentir amer. On vous achète au prix de sa tranquillité, de ses biens, de son honneur, de son innocence, & vous ne nous donés que des remords. Pour parvenir à vous posséder, on prend les mesures les

* Que l'on compare ces faux plaisirs aux véritables, à ceux que goûte une ame noble & genereuse, en faisant du bien, en triomphant de ses passions, en s'élevant au dessus des richesses & des grandeurs humaines, pour se rendre digne de sa vocation & de l'immortalité ; à laquelle elle aspire ; si l'on fait cette comparaison, on verra de quel côté est le vrai bonheur.

plus gênantes , & le moindre accident peut les déconcerter & les confondre. On croit ensevelir son secret dans une nuit profonde , & le public pénétrant & malin , perce les replis tortueux qui le couvroient. Cette personne , que vous avés rendue la complice & l'instrument de vos crimes , en sent toute l'horreur & vous les reproche. Il faut soutenir ses plaintes , se soumettre à ses caprices , & subir , pour expier sa coupable condescendance , toute la réparation qu'elle exigera. Dans son yvresse on lui a tout promis , & l'on se trouve quelquefois dans l'impuissance de remplir des engagemens qui blefferoient à la fois & les bienséances , & nos devoirs. Cependant cette personne a pris sur nous un empire tirannique ; elle se croit en droit de nous tout demander , parce qu'elle a eu la funeste facilité de nous tout acorder. Si nous lui manquons de fidélité , nous bleffons la bone foi & nous sommes des perfides ; & si nous nous piquons de droiture & de confiance , nous nous exposons à ses dégouts , à ses soupçons & à ses jalousies , que nous ne saurions calmer , parce qu'elle craint toujours qu'ayant quité une fois la bone route , nous ne nous égarions avec d'autres , come nous nous sommes égarés avec elle ; & quoique nous lui sacrifions les établissemens les plus avantageux , nous sommes ençore ses victimes.

Non, les vrais plaisirs ne sont faits que pour la Vertu. Elle seule peut en donner de purs, de solides, & dont on ne se repent jamais. Elle est la source de la vraie félicité ; elle nous donne libéralement ce que la volupté, les richesses & les dignités nous promettent & nous refusent. Vertu céleste ! les biens dont tu nous combles ne périssent point : Personne ne peut nous les enlever. Ils sont hors de l'atteinte du tems, de l'injustice, de la violence & de la rapacité des homes. Ils sont sans remords, parce qu'ils sont sans crimes. Ils sont nôtre partage dans cette vie, & seront nôtre récompense dans la vie à venir.

Dieu, qui est la source du vrai bonheur, n'a pas fait les homes pour les rendre malheureux : La Vertu, qui est si belle, fait encore leur félicité. Le desir même de la gloire, si naturel & si légitime, lors qu'il est renfermé en de justes bornes, ne fau-
roit produire un plaisir aussi grand & aussi vrai, que le desir de la Vertu, lorsque ce desir en produit la pratique ; & il la produit presque toujours, quand il est vif & sincère. On desire souvent la gloire sans pouvoir l'obtenir, parcequ'elle ne dépend pas de nous & que plusieurs accidens peuvent la faire perdre, lors qu'on la possède. Mais la Vertu est la recompense de nôtre zèle & de nos efforts. Les homes ni les éléments conjurés ne

peuvent nous la ravir. Elle est hors des atteintes du tems, des préjugés & de la fortune. Un homme vertueux goûte le plaisir de l'être dans tous les âges & dans toutes les situations. Jeune ou vieux, riche ou pauvre, il peut, dans quelque état qu'il soit, jouir de la délicieuse satisfaction de pratiquer la vertu. Il sent alors qu'il est dans l'ordre & qu'il suit sa vocation. Toute la nature obéit au Créateur ; l'homme seul, qu'il a comblé de biens, seroit il rebelle !

Les connoissances humaines, quelque utiles qu'elles soient, ne sont pas, il s'en faut bien, si nécessaires que la Vertu ; aussi ne procurent-elles qu'un plaisir aussi imparfait, qu'elles sont elles mêmes défectueuses. Combien n'y a-t-il pas de choses que nous ignorons, & parmi celles que nous croions savoir combien n'y a-t-il pas d'articles que nous savons mal, & que la réflexion ou l'expérience détruit * ! Les principes de la Vertu

* On a vû la Philosophie d'ARISTOTE dominer dans l'empire des lettres : PLATON étoit regardé come un oracle par ses sectateurs. DESCARTES, qui vint ensuite, en eut d'aussi zèles : NEWTON est aujourd'hui en quelque sorte sur le trône, ce qui a fait dire à un Poète,

*Un système aparent, que l'étude produit,
Par un plus aparent très souvent se détruit*

au contraire, sont fixes & immuables. *Dieu se plaît à confondre la sagesse des sages, & à changer en folie leurs conseils; mais il prend plaisir à bénir l'homme vertueux, à faire prospérer ses desseins; son cœur est un festin continu. La vraie sagesse ne se trouve point sur la terre des vivans, mais la joie est semée pour le juste, & la félicité pour celui qui est droit de cœur. Toute la nature s'embélit à ses yeux & s'empresse à lui plaire.*

Les vrais plaisirs ne sont faits que pour la Vertu. Il y a entr'eux une relation naturelle. Ils ne peuvent se trouver dans ce qui leur est étranger & qui leur est souvent contraire. Peut-on dire qu'une joie folle soit un vrai plaisir, elle qui se dissipe come le vent; elle que le mouvement d'un sang échauffé fait naître, & que le repos fait évanouir? Peut-on dire qu'une volupté criminelle soit un vrai plaisir, elle qui dure si peu, qui est aussi fragile que les objets qui la causent, qui dérange & consume nos organes, émousse nos sens, énerve l'esprit & le corps, & nous précipite*

* Un des plus grands plaisirs de la vie & l'un des plus innocens, c'est celui du commerce que nous avons les uns avec les autres; mais qui voudrions nous choisir pour ami? L'homme vertueux: C'est certainement celui dont la société est la plus douce, la plus sûre & la plus utile. Peut-on compter sur un ami volage, voluptueux, avare ou ambitieux?

dans la misère, les souffrances, le repentir & la mort ? Les faux plaisirs nous asservissent à tout, excepté au seul maître auquel nous devons obéir.

Mais, dira l'avare, *le plaisir peut se trouver dans la possession des richesses.* Qu'appellés vous richesses ? Un amas d'or & d'argent, qui se diminue & se dissipe par l'usage & la jouissance; qui est inutile, quand on n'en jouit point; qui est exposé à la rouille & aux voleurs; qui coûte tant de peine & de succès à acquérir, & peut-être plus encore à conserver; qui fait qu'on se refuse quelquefois le nécessaire, pour avoir le funeste plaisir d'augmenter son superflu: Et que m'importe lorsque j'ai soif, de boire dans un grand fleuve, si l'eau limpide d'un simple ruisseau suffit pour me désalterer ? Le Sage l'avoit bien remarqué, lorsqu'il dit, *Il y a un mal facheux que j'ai vu sous le soleil, c'est que ceux qui possèdent des richesses les conservent à leur dam.*

L'ambitieux dira, *Il y a du plaisir à s'élever au dessus de ses égaux, à leur commander & à dominer sur la terre.* Mais voyés vous cette épée nue suspendue au dessus de votre tête, & qui ne tient qu'à un fil ? Voyés vous la chute terrible que votre élévation vous prépare ? Voyés vous vos vastes projets fondus ? Vous aviez tout sacrifié à votre

ambition, & vous en êtes vous même la victime. Vous aprenés, mais trop tard, que les vrais plaisirs ne se trouvent que dans la Vertu. Il n'y a qu'elle qui puisse procurer une vraie gloire, aussi pure dans ses états que dans son principe, aussi immortelle que la Vertu qui la produit. Les plaisirs pourroient-ils se trouver autre part? L'homme est fait pour l'ordre; il l'aime naturellement, & la Vertu n'est que la conformité à l'ordre général & primitif, ou ce qui est la même chose, aux lumières de la raison & à la volonté de Dieu. Les Paiens eux mêmes l'ont reconnu: HESIODE a dit, que c'étoit Dieu lui même qui l'avoit donnée à l'homme, par un privilège glorieux, qui le distingue de tout le reste des animaux. CICERON exprime la même idée dans son second livre des loix: *Cette loi éternelle & immuable, dit il, est la raison elle même que nous tenons de la nature: Loi qui ne comence pas à avoir force & autorité de loi lorsqu'elle vient à être écrite; mais elle l'a dès son origine, qui est la même que la nôtre, puisqu'elle est née avec nous. Cette loi, ajoute-t-il, qui est nôtre Reine, & qui a droit de commander & de defendre, émane du grand JUPITER.*

Tout ce qui est contraire à cette loi suprême est licence & tyrannie; c'est un renversement de l'ordre, une rébellion contre les

lumières de la conscience , un crime qui mérite d'être puni. Dieu lui même n'a jamais fait des ordonances , ni imposé des règles opposées à la loi naturelle, parceque c'eut été à lui même qu'elles eussent été contraires, qu'il est l'auteur de cette loi , & qu'il eut détruit son propre ouvrage.

Mettés le vice à la place de la Vertu , vous ouvrés la digue à tous les crimes : La fraude & la violence prendront la place de la vérité & de la justice ; la société sera déchirée par l'avarice & par l'ambition : Il n'y aura nul repos, nulle confiance, nulle sûreté parmi les homes.

C'est surtout à l'heure de la mort , où le monde fuit & l'éternité approche , qu'on sent le mieux le prix de la Vertu. Ce qui n'avoit passé que pour un jeu ou une fable , se montre dans toute sa réalité. Les faux plaisirs ne paroissent au contraire que des songes & des chimères. On est forcé de convenir , que *les vrais plaisirs ne sont faits que pour la Vertu.*

Voici le portrait que fait un Poete de l'état du méchant à l'heure de la mort :

Déchiré par de vains & criminels souhaits ,
 Il cherche de faux biens dévorés pour jamais ,
 Et jamais le vrai bien ne sera son partage.
 Il souffre à chaque instant d'éternelles douleurs ,
 Et pour combler les maux d'un affreux esclavage ,
 Dieu le contraint d'avouer dans sa rage ,
 Qu'il est digne de ses malheurs.

Come on pouroit croire que ceci n'est qu'une déclamation contre le vice, & qu'il n'est pas vrai qu'il fasse éprouver à l'impénitent des remords & des terreurs si terribles, je vais citer le témoignage d'un Abé de cour (l'Abé de CHOISI) home de beaucoup d'esprit, mais qui dans la dissipation où il vivoit, ne pensoit ni à Dieu, ni à régler sa conduite & ses mœurs. Voici come il s'exprime dans le quatrième de ses dialogues sur la religion.

La mort de la Reine, dit-il, dans la peinture qu'il fait d'une maladie violente dont il fut ataqué, m'avoit fait faire quelques réflexions quand je me sentis acablé d'une fièvre aigue. Mes forces au bout de trois jours furent perduës, mon cœur abatu. J'envisageai alors la mort, que j'avois crue si éloignée. Bientôt après j'en vis tout l'appareil effroyable. Je me vis dans un lit entouré de Prêtres, au milieu des cierges funebres. Mes Parens tristes, les Médecins étonnés; tous les visages m'annonçoient l'instant fatal de mon éternité. Ho! qui pouroit dire ce que je pensai dans ce moment terrible; car mon esprit étoit libre & ma tête fort dégagée. Je vis donc, ou je crû voir les cieux & les enfers; mais toutes les portes des cieux me paroissoient fermées. Je ne sentoïis rien, je ne me souvenois de rien, qui put me doner la moindre espérance. Je m'étois préparé le mieux que j'avois pû à cet affreux passage; mais qu'est-ce qu'une préparation précipitée, & que peut penser dans ces derniers

momens , au milieu d'une mort presque inévitable , un cœur tout terrestre , nourri dans les plaisirs du siècle , & si peu acoutumé aux pensées de l'autre vie ! Je vis ou je crus voir ce Dieu si redoutable ; sur un trône de lumiere , environé de ses anges. Je vis dresser son tribunal & ouvrir le livre de vie. Il me sembloit , qu'il me demandoit compte de toutes mes actions , des graces qu'il m'avoit faites & dont j'avois abusé. Tous mes péchés se présentoient devant lui & devant moi. J'étois couvert de confusion ; je n'avois rien à lui répondre , rien à lui offrir pour satisfaire sa justice. Je voïois en même tems les abîmes ouverts , prêts à m'engloutir , les feux eternels destinés à la punition de mes crimes. Non , l'on ne sauroit s'imaginer ce que c'est qu'un tableau aussi terrible , si on ne l'a vu ; & ne croies pas qu'on voie alors les choses , come on les voit dans l'état de santé & de prospérité. Je serois tombé dans le désespoir , si j'étois demeuré plus long-tems dans une situation si capable d'éfrayer les plus déterminés.

Ce récit , que j'ai copié mot à mot du livre de l'Abé de CHOISI , vaut la meilleure confession. Il est certain que dans les derniers momens , on ne souhaiteroit la santé & la vie que pour faire pénitence de ses crimes & pour pratiquer la Vertu. L'ame voit alors les choses , non du coté que les passions les font envisager , mais telles qu'elles font en elles mêmes.



QUATRIEME LETTRE

Sur les Equivoques de la Langue Hébraïque.

MESSIEURS,

NOUS avons, come les Latins, quelques verbes, qui sous la même forme de conjugaison, ont deux significations très différentes l'une de l'autre. Tels sont, par exemple, les verbes *blanchir*, *bruler*, *embellir*, *noircir*, *rompre*, *paître*, *plier*, &c. tantôt actifs, & tantôt neutres; mais la Langue Hébraïque renferme un beaucoup plus grand nombre de verbes, qui sans aucun changement de Lettres, ont la propriété d'être quelquefois actifs, & quelquefois neutres, ou passifs. De là, combien ne peut-il pas naître d'équivoques? Quand je lis, dans ma Bible Françoisé, le verbe *J'aime*, par où le Messie comence le Psaume cent & seizième, il ne me vient dans l'esprit aucun doute, sur la vérité du sens *actif*, auquel nos Interprètes ont donné la préférence, en traduisant *J'aime l'Eternel*, & ce qui suit; mais il n'en est pas de même, quand je lis ce Psaume dans l'Hébreu. Le tour de la phrase originale me paroît alors demander le sens passif, *Je suis aimé*, parce que *l'Eternel écoute ma voix dans mes supplica-*

tion ; car il abaisse son oreille vers moi , quand je l'invoque dans mes jours de détresse *.

D'où pouvoit être venue l'erreur de ces anciens Docteurs Juifs , à qui notre Seigneur reproche , d'avoir dit au Peuple , dans leurs enseignemens ** *Vous haïrez votre ennemi ?* N'est ce pas une maxime de la droite Raison , qu'il faut haïr le vice , & aimer les vicioux , jusqu'à souffrir leurs mauvais traitemens & faire tout ce qui dépend de nous , pour les ramener à la vertu ? Mais les Scribes , perdant de vûe cette excellente maxime , avoient mal à propos rendu par l'*actif* , quelques verbes qu'ils auroient du traduire par le *passif*. Dans le Psaume CXXXIX , le Messie s'exprime ainsi , suivant l'Hébreu , (21.) *Ne suis-je pas haï d'Eternel , de ceux qui ont pour toi*

* Quels sont les *jours de détresse* du Messie , sinon ceux où il dit avoir eu faim & soif , avoir été étranger , nud , malade , & en prison ; tant il compatit aux souffrances du plus petit d'entre ses disciples , qu'il nomme ses Frères ? Voyez *Matth. XXV.* depuis le verset 31 jusqu'à la fin. Combien notre amour pour ce divin Sauveur n'est il pas enflamé , quand à son intercession , Dieu touche le cœur des personnes équitables , qui prennent notre défense & nous consolent , nous fortifient & nous assistent , dans nos diverses épreuves ?

** *Matth. V, 43.*

de la haine & ne m'afflige-je pas, a cause de ceux qui s'élèvent contre toi ? (22) Je leur suis odieux, par la haine qu'ils ont pour la vertu ; ils sont contre moi, come des ennemis. Mais la version Gréque des SEPTANTE présente un sens bien différent, puis qu'elle fait dire au Psalmiste : *Ne hais-je pas, Seigneur, ceux qui te haïssent, & suis-je sans rigueur, contre tes ennemis ? Je les hais d'une haine parfaite ; ils sont pour moi au rang des ennemis.* Comment concilier ces sentimens de haine avec l'amour inéfinable de celui qui n'a quité le séjour de la gloire, & ne s'est anéanti & sacrifié lui-même, que pour réconcilier avec Dieu ceux qui étoient ses ennemis ? Quand ce ne seroit pas le Messie, mais DAVID, qui parleroit de lui-même dans ce Psaume, devoit-il exprimer, par l'inspiration du Saint Esprit, d'autres sentimens que ceux que la droite Raison & la Religion parfaitement épurée aprouvent ? Mais pour faire sentir, que c'est bien le Messie, le DAVID par excellence, l'Homme selon le cœur de Dieu, qui parle dans cet excellent Cantique, il suffira je crois d'en donner ici la traduction literale, faite sur l'Hébreu sans points.

» (1) Psaume de David, pour l'instruction
 » de celui qui vaincra.

» Eternel, tu m'as fait bien examiner, & tu
 » m'as fait reconoître. (2) C'est toi qui as
 » sçu que je cesserois de vivre, & que je res-

25 fusciterois ; tu as fait de loin attention à
 25 mes Amis. (3) Tu les as dispersez , dans
 25 mes chemins, & dans mes gîtes ; & tu les a
 25 acoutumes , à toutes mes voies. (4) Parce
 25 que nul autre n'a reconnu la Parole ; dans
 25 mon langage , on le voit , Ô Eternel , tu
 25 fais consumer. (5) Tu fais assiéger , en ma
 25 faveur , par derrière & par devant ; ceux
 25 qui se sont élevez contre moi ; quoi que tu
 25 les eusses placez de ta main. (6) Tu es ad-
 25 mirable , Ô Eternel , dans ta science. Ne
 25 pourrai-je point *atacher* à elle une *Eglise* ,
 25 placée par moi-même dans l'élevation ?
 25 (7) Que je m'en aille , je te prie , par ton
 25 Esprit : Oui , je te prie que je m'enfue de
 25 devant ton visage *irrité*. (8) Quand je re-
 25 monterai au Ciel tu y *remonteras* toi-même.
 25 Si je fais mon lit dans le sépulcre , je t'y
 25 vois *couché*. (9) J'élèverai mes ailes , au
 25 point du jour ; je me logerai à l'extrémité
 25 de l'Occident. (10) Car ta main me con-
 25 duira là ; puis que tu m'as pris par ta droite.
 25 (11) Je le prédis donc : Je fraperai celui
 25 qui répand les ténèbres. Il me couvre
 25 d'obscurité , mais la nuit deviendra lumi-
 25 neuse , par mon témoignage. (12) En
 25 éfet , celui qui répand les ténèbres , n'en
 25 répandra plus par ta permission ; car la nuit
 25 brillera come le jour. Ainsi que les téné-
 25 bres *prévalens* , il en fera de même de la
 25 lumière.

„ (13) Puis que *c'est* toi qui possèdes mon
 „ Cœur , tu me couvriras de ta protection,
 „ cofme au fein de ma Mère. (14) Je te cé-
 „ lébrerai par mes actions de graces , ô Très-
 „ haut , quand j'aurai été distingué par des
 „ éfets terribles. Tes œuvres feront admi-
 „ rées ; mon ame aussi qui *les* avoit parfaite-
 „ ment conûes.

„ (15) Mon squelette ne t'est point caché,
 „ lors que je travaille en secret , que je fais
 „ des ouvrages délicats, dans des lieux bas de
 „ la terre. (16) Tes yeux ont vû ceux qui
 „ me devoient servir d'envelope ; aussi toutes
 „ ces perfonnes-là ont été enregitrées dans
 „ ton Livre , aux jours qu'elles ont été for-
 „ mées ; & ne goûterai - je pas de la joie avec
 „ elles ? (17) Car combien me font précieux,
 „ ô Dieu, tes Amis ! combien deviennent-ils
 „ puissans , par leurs nombres aditionez !
 „ (18) Je les compte : ils se multiplient par
 „ l'enfantement : je réveille ton Peuple , oui,
 „ en te rendant moi-même témoignage.

„ (19) Tu feras mourir , ô Dieu , la Mère
 „ de la méchanceté. Vous donc , Homes
 „ sanguinaires , retirez vous de moi. (20)
 „ Lors qu'ils te font rebelles jusqu'à *poursui-
 „ vre leur* dessein criminel , qu'ils portent tes
 „ villes à la fausseté , (21) ne suis - je pas hâi,
 „ ô Eternel , de ceux qui ont pour toi de la
 „ haine , & ne m'affigé-je pas , à cause de

» ceux qui s'élèvent contre toi ? (22) Je leur
 » suis odieux , par la haine qu'ils ont pour
 » la vertu. Ils sont contre moi , come des
 » ennemis *.

» (23) Fai-moi bien examiner , ô Dieu , &
 » fai conoitre mon cœur : fai que l'on m'é-
 » prouve , & qu'on reconoisse mes pensées.

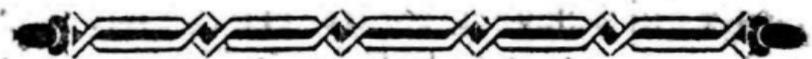
» (24) Oui , fai voir si c'est chez moi , qu'est
 » la voye du tourment : fai donc que je ra-
 » mène dans *ma* voye le siècle égaré.

J'ai l'honneur d'être &c.

PHILOGRAPHE.

* Il faut traduire de même par des verbes passifs,
 Pf. XXVI, 5. *Je suis odieux , à l'assemblée de ceux
 qui ordonnent le mal ; parce que je ne siége point avec
 les homes pernicioeux : Et Pf. XXXI, 7. Je suis haï
 de ceux qui observent les rites vains de la fausseté ;
 mais pour moi , c'est en l'Eternel que je mets mon
 espérance.*





ELOGE DE L'OUBLI;

O U

Discours sur les Avantages de l'Oubli, prononcé dans une Société de Gens de Lettres.

LES Hommes ont beaucoup de facilité à tirer ce qui leur est avantageux de toutes les productions de la nature. Ils changent les montagnes les plus sauvages, en des habitations agréables: Ils s'assujettissent la mer, & environés des barrières, qu'ils lui ont eux mêmes fixées, ils se jouent de ses fureurs. Ils se fraient un chemin comode au travers des rochers & des précipices, qu'auparavant les bêtes féroces pouvoient à peine traverser. Ils obligent le terrain le plus stérile à se parer des plus belles fleurs. Ils vont plus loin encore, ils rendent les choses, d'ailleurs les plus dangereuses, propres à leur usage; les poisons même, que produisent la terre & quelques plantes, préparés par leurs mains, deviennent un remède salutaire, qu'ils emploient ensuite à la conservation de leur santé, & à la guérison des maladies les plus envenimées. Mais d'où vient, *Messieurs*, que ces Hommes si ingénieux dans ces cas là, ne savent pas se rendre utiles les défauts dont ils sont chargés? D'où vient, que mal dirigés par

nôtre foible raison , nous nous récrions sur des choses , que nous pourrions faire contribuer à nôtre bonheur ?

Nôtre Créateur , par tout si plein de bonté envers nous , n'a-t-il permis que nous eussions un si grand nombre d'imperfections , que pour nous doner lieu de nous plaindre ? Ne nous apercevons nous point , en jettant les yeux un peu plus loin , que cela même que nous trouvons le plus désagréable , peut nous procurer quelques agrémens ? Je suis persuadé , *Messieurs* , que nous ne devons nous en prendre qu'à nôtre orgueil & à nôtre mécontentement , si nous n'apprenons pas à en tirer les mêmes utilités , que les recherches des savans ont trouvé depuis long tems dans les richesses de la terre , dans les plantes , ou dans les animaux. Permettés que j'essaie dans ce discours , de vous prouver ce que j'avance , en examinant si une de nos plus grandes foibleffes , sur laquelle des personnes raisonnables & même savantes font les plaintes les plus amères , n'est pas pour nous une source de biens ? Je veux parler de l'Oubli. C'est ce défaut , qui fait répandre des pleurs à la tendre jeunesse ; c'est lui qui occasionne chaque jour les plaintes des homes faits ; c'est lui enfin , qui chagrine tellement les vieillards , qu'ils en regrettent moins une vie qu'il leur rend insupportable. Je présume,

Messieurs, n'avoir qu'une grace à attendre de vous, c'est de vouloir écouter mon discours avec un esprit tranquile & libre des préjugés, que vous pouvés avoir conçu contre la proposition, que je vais tâcher d'établir. Je me regarderai come fort heureux, si vous daignés m'accorder vôtre attention !

J'ai entrepris de faire en peu de mots l'éloge de l'Oubli. La suite de ce discours vous prouvera, que je n'ai point cherché ces ornemens dangereux, qu'on emploie à relever les sujets les plus méprisables, je dirois même à orner les plus perniciosus. Non, mes forces ne me permettent pas de trouver des raisons, auxquelles la nature des choses ne conduit pas. Je me promets de vous démontrer, sans beaucoup de subtilité ou d'éloquence, que l'Oubli renferme un grand nombre d'avantages, qui l'emportent de beaucoup, si on les compare, avec les inconvéniens qui peuvent en résulter.

Que dirons nous donc de l'Oubli ? L'Oubli porte les homes au travail : L'Oubli a conservé jusques à nos jours les plus beaux ouvrages des savans : C'est par lui que la terre est peuplée de tant d'habitans : C'est lui qui nous présente, sous une forme encourageante, plusieurs choses pour lesquelles nous n'aurions que du dégoût : C'est par lui enfin que la blanche vieillesse s'aperçoit moins de la di-

minution de ses forces, & voit aprocher sa fin au milieu d'une douce indifférence, & d'un généreux mépris des biens de la terre. Voilà de véritables avantages, que l'on peut attribuer à l'Oubli, avantages qui découlent tous de la nature même de l'homme. C'est dont nous allons vous convaincre, par quelques réflexions & beaucoup d'exemples.

Nous accordons sans difficulté, que l'Oubli est une foiblesse, qui fait que nous ne pouvons quelquefois nous représenter les idées conçues, qu'aux premiers instans, où elles se sont formées. Nous avouons aussi que l'Oubli est souvent préjudiciable, pernicieux même à l'homme en général, & plus souvent encore à un homme de lettres. Mais nous ne conviendrons pas, malgré tout cela, que les maux qu'il produit soient plus grands, que les biens qu'il peut procurer à tout le genre humain. Nous sommes persuadés que quoi que ce soit une suite du changement produit dans l'homme après sa chute, on ne peut cependant pas dire avec fondement, que cet univers ne se trouve pas dans le plus haut degré de perfection possible. La Providence a mis des bornes à ce mal, de façon que l'homme n'en sera pas moins content, ni moins raisonnable, qu'il n'en vivra pas moins bien, ni moins convenablement. Et nous n'allons pas trop loin lors que nous posons, que l'Oubli, dans

l'état de misères , où sont les mortels , doit être mis au nombre des bienfaits de Dieu , puis qu'il nous apprend à compenser les misères du passé , par les agrémens du présent.

Contentons nous , *Messieurs* , de considérer ce qui se présente à nôtre esprit sans beaucoup de travail. L'Oubli se manifeste dès les premières années de la jeunesse , dans ces tems , où la mémoire est incomparablement plus forte , que dans un âge plus avancé. Que deviendrions nous , si les enfans retiennent tout ce qu'ils entendent ou ce qu'ils lisent ? S'ils pouvoient tout apprendre & tout conserver sans peine , ils n'auroient pas besoin d'être portés au travail par les soins assidus de leurs maitres. La bonté divine a tout disposé avec tant de sagesse , que l'homme ne peut pas apprendre ni retenir plus de choses , que sa raison n'est capable d'en employer , pour son bonheur. Comment pourroit-on contenir un jeune homme , s'il faisoit de si rapides progrès dans l'étude des langues & dans les sciences , qu'il retint à l'instant tout ce qu'on lui présenteroit ? A quoi lui serviroit-il enfin d'avoir le cerveau rempli des plus belles connoissances , avant que son esprit se fut développé & eut aquis des forces.

Mais abandonons ici cette proposition , pour passer à une autre , que l'on ne peut pas non plus me nier. Vous avouerez , avec moi , *Mes-*

ſieurs, que c'eſt à l'Oubli que nous ſommes redevables des plus beaux ouvrages des grands homes. Si nous n'avions été que peu, ou point ſujets à ce défaut, ſans doute que les plus grands Orateurs, les plus fameux Poètes, & les plus célèbres Philoſophes ne ſe ſeroient pas donné la peine de conſerver avec beaucoup de ſoins, leurs ouvrages pour la poſtérité. Affurés que leurs idées ſe graveront ſans peine dans la mémoire des autres, & ſeroient transmises de bouche en bouche chés leurs deſcendans, ſans doute ils ne nous auroient pas laiffé ces tréſors dans leurs écrits. HOMERE & après lui tous les autres Poètes, auroient regardé la tradition come un moyen ſuffiſant pour conſerver leurs penſées. Si de même les grands Orateurs avoient pû retenir leurs diſcours auſſi facilement qu'ils ſe préſentoient à leur imagination, ſans doute ils ne les auroient jamais mis ſur le papier. Puis donc que la foibleſſe de leur mémoire les a forcé à coucher leurs harangues par écrit, nous pouvons aſſurer que nous devons à l'Oubli toutes les productions de ce genre, qui ſont parvenues juſques à nous.

Nous avons encore des raiſons plus convaincantes à avancer, pour confirmer nôtre ſentiment. Conſidérons ſeulement à combien de malheurs, de chagrins, & d'inquiétudes nous ſommes expoſés dans cette vie. Que nous

serions à plaindre, si notre mémoire avoit assez de forces pour nous représenter tout à la fois tous les désagrémens, que nous avons éprouvés jusques ici ! Si nous ne pouvions pas effacer tant de momens fâcheux que nous avons passé, qui nous ont acablé, qui nous ont anéanti, nous serions sans contredit les plus malheureuses des créatures. Le triste souvenir d'un malheur, que nous avons éprouvé, d'une injustice qu'on nous a faite, de la perte d'un de nos parens, d'un de nos enfans chéris, nous trouble très souvent au milieu des plaisirs les plus vifs. Que ne seroit ce pas, si nous avions présentes à l'esprit jusques aux plus petites circonstances de nos infortunes ? Ne sommes nous pas beaucoup plus heureux, puis que le tems, qui s'écoule incessamment, emporte avec lui l'idée désagréable des momens que nous avons passé dans les pleurs & dans l'abattement ? A combien de travaux l'homme n'est-il pas exposé avant que d'avoir établi son bonheur ? Combien d'obstacles n'a-t-il pas à surmonter ? Qu'il lui paroîtroit amer ce bonheur, s'il se rapelloit tout ce qu'il lui a coûté de dangers. Semblable à un homme, qui pour avoir payé trop cher un bijou, ne peut le regarder sans répugnance : Ainsi notre bien être, que nous avons acquis au prix de tant de maux, nous sem-

bleroit affurément moins doux , si un utile Oubli ne contribuoit pas à adoucir nôtre chagrin. Si ce riche Marchand , au milieu de son opulence , avoit toujourns devant les yeux les dangers qu'il a couru & par mer & par terre ; si ce Guerrier couronné de Lauriers sentoit encore les angoisses qu'il a essuïées & la douleur de ses blessures , sans doute qu'un honneur , aquis à un tel prix , ne lui procureroit aucun plaisir , aucun contentement.

Nous pouvons porter encore plus loin les avantages de l'Oubli. Nous pouvons dire, que dans l'état où sont les choses , c'est un des plus grands bienfaits de la Providence , & qu'il contribue beaucoup à la conservation du genre - humain. Dans quel désordre ne seroit - on pas s'il ne rendoit pas plus dociles , ces personnes d'un caractère féroce & indomptable ? Si la colére , le dépit , la vivacité , qu'excitent en nous les injures reçues , n'étoient pas éteintes par cette eau salutaire , puisée dans le fleuve d'Oubli , pour me servir ici de l'image des anciens , le genre humain seroit éternellement en proie à la guerre , à la colére , aux contradictions , aux haines ; on ne respireroit ici bas que rages , que meurtres , qu'assassinats : Mais come les chagrins qu'on nous a faits nous paroissent bientôt moins considérables ; & qu'enfin , semblables à un pais dont nous nous élo-

gnons, ils disparoissent peu à peu a nos yeux, nous vivons beaucoup plus contents, & beaucoup plus heureux. Ce bonheur est l'ouvrage de l'Oubli; c'est lui qui éteint au dedans de nous un feu si dangereux. Ceux d'entre les anciens, qui nous ont donné l'histoire de leur tems, remarquent sur le caractère des Tirans, qu'ils écrivoient avec beaucoup de soin les injures qu'on leur faisoit, dans la crainte qu'elles ne sortissent de leur mémoire. Malheureux! qui prenoient de la peine pour se rapeller ce qui pouvoit donner lieu à leur perte propre, & à celle des autres, lors même que la nature le leur auroit fait oublier, pour leur plus grand avantage. Qu'est ce que c'est que les desirs de vengeance? Ne sont ce pas des idées qui nous troublent & nous ôtent nôtre repos? Ne sommes nous pas dans ces momens fâcheux les ennemis de nôtre propre bonheur, tout come ceux du genre-humain? Combien de malheurs n'a pas produit le souvenir trop long tems caché, d'une légère offense? Exalterés vous peut-être le bonheur de ceux, qui ont souvent sujet de se mettre en coléte, & qui conservent si soigneusement leur ressentiment pour une occasion favorable; qui même lorsqu'ils ne la trouvent pas, ce qui leur arrive ordinairement, sont obligés de laisser leurs mauvais desseins imparfaits? Le généreux

C E S A R n'est-il pas infiniment plus grand & plus heureux que ces petits politiques, lui qui pouvoit oublier sans peine jusques aux injusticés les plus criantes ?

Dès le comencement de ce discours, je me suis enhardi à avancer, que sans l'Oubli la terre seroit peu ou point peuplée. C'est là, *Messieurs*, une proposition que je prouverai facilement & sans art. Ne lui devons nous pas la plûpart nôtre existence ? Combien d'entre vous qui ne sont pas les premiers nés de leur mère. Par qu'elle autre raison, après avoir porté avec beaucoup d'incomodités leur premier né dans leur sein, après l'avoir mis au monde avec beaucoup de douleurs, ont elles pu se résoudre à concevoir une seconde fois ? La bone Providence a dirigé le tout pour le mieux ; non seulement la femme oublie les douleurs qu'elle a ressenties & les dangers auxquels elle a échapé ; mais il paroît même, que plus ils ont été grands, plus grand aussi est son attachement pour la foible & tendre créature, à qui elle vient de doner le jour.

Il y a encore un si grand nombre de choses, qui nous font voir l'utilité de l'Oubli, que je doute de pouvoir toutes les rapporter ici. Cependant je ne ferois pas son éloge, si je ne disois pas que c'est à lui que la plûpart des homes sont redevables de leur gloire &

de leur réputation. Vous avouerez, *Messieurs*, que souvent sans être vicieux, nous nous trouvons dans des circonstances, où sans y penser, nous comettons certaines fautes, qui exagérées par la malice des autres, peuvent nous faire perdre dans une heure toute la vénération, que nous avons eu bien de la peine à aquerir pendant le cours de plusieurs années. Sur quel pied regarderoit-on la plus grande partie de ceux, qui jouissent maintenant du plus haut degré de considération & de respect, si l'Oubli n'avoit pas éfacé l'idée du passé? Une seule tache peut ôter au plus bel habit tout son prix & tout son éclat: Qu'arriveroit-il donc à ce personnage, d'ailleurs sage, vertueux, juste & savant, si le tems n'enlevoit pas cette tache.

Pour prouver d'autant mieux ce que j'avance, permettez que je vous présente une image naturelle de l'état des affaires de cette vie. Dans quelle situation seroit la Société, si tout ce que nous avons vû, tout ce que nous avons lû, se gravoit dans nôtre mémoire? Est ce que le savoir, est ce que la conoissance de l'histoire, est ce que l'étude des langues, auroient quelque prix parmi nous? Sans doute qu'il faut répondre négativement. Le savant n'auroit aucune récompense à attendre, puisque toutes les conoissances qu'il possède ne lui auroient coûté que peu de peines.

Mais que seroit même l'homme ordinaire, s'il jouïssoit d'une mémoire parfaite? Est ce que la raison, cette partie la plus considérable de nôtre ame, n'en souffriroit pas? Les homes conserveroient mille choses inutiles, qui ne seroient bones qu'à énerver les forces de nôtre esprit. C'est une vérité, dont l'expérience nous convainc. Que sont ces personnes, qui retiennent tout si facilement, qui ne savent pas même ce que c'est qu'oublier? Ne sont ils pas chargés de beaucoup de choses, qui ne sont d'aucun usage dans la société, qui deviennent inutiles par leur nombre, & qui se détruisent ainsi d'elles mêmes. Pour être véritablement sages, nous n'avons besoin que de peu de connoissances. Le vertueux ne fait pas consister son bonheur dans beaucoup de science; mais il pense & il réfléchit. Ce que l'homme peut savoir est reserré dans des bornes bien étroites. L'on pourroit décrire dans un fort petit ouvrage, ce que nous conoissions sans incertitude, ce qui est nécessaire, ce qui est utile; ce qui est agréable à l'homme raisonable. Mais ce que nous ne savons pas, ce qu'aucun mortel jusques ici n'a pû découvrir, ce à quoi nous ne pouvons pas parvenir sur cette terre, seroit un volume beaucoup plus considérable.

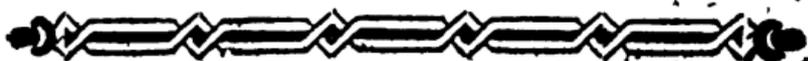
Quels ne sont pas enfin les biens que procure ce prétendu défaut à un vieillard, dont

les cheveux blancs, le manque de forces, & les yeux déjà troublés par les ombres de la mort anoncent la fin prochaine ? C'est lui seul qui fait le bonheur de ces tems critiques, où il est sur le bord de sa fosse. Cet état est triste sans doute, & bien différent de celui, où se trouvoit cette même personne dans ces jours charmans dans lesquels, emporté par le feu de la jeunesse, il jouissoit d'une vigueur toujours nouvelle. Comment, je vous prie, pourroit-il supporter ces infirmités atachées à son âge, s'il étoit à même de comparer les délices du passé avec les misères du présent ? Il en a bien quelque idée confuse, mais qui ne trouble pas son repos. Il parle avec extase de ces années-heureuses ; mais s'il en avoit une représentation vive, les maux actuels lui seroient insupportables. Ces sages de l'antiquité nous ont parlé du fleuve *Léthé*, comme d'une eau, qui éfaçoit dans les ames des morts le souvenir de ce qui leur étoit arrivé pendant leur vie. Le bonheur pour être parfait doit éloigner entièrement toute idée capable de troubler nôtre repos & nôtre contentement.

Dans l'éloge que je viens de faire de l'Oubli, j'ai cherché, *Messieurs*, des motifs, qui m'aïdassent à supporter patiemment ma foiblesse. Je m'aperçois chaque jour que je suis du nombre de ceux, que la nature a pourvu

d'une très courte mémoire. J'agirois follement, si je m'en affigeois trop, d'autant plus qu'il n'y a point de remède. Je veux l'envisager de façon, que je puisse remarquer qu'elle me procure quelque avantage. Je veux croire qu'elle m'a été plutôt utile que désavantageuse. La Morale Chrétienne me parle par tout d'un généreux oubli, la nature m'y porte elle même, aussi je ne regarderai plus come un défaut la foiblesse de la mémoire. Je déclare donc ici, que je tiens come une vérité incontestable, que l'Oubli peut beaucoup augmenter les agrémens de cette vie. Le grand HORACE a donc bien raison, lorsqu'il dit : *Jucunda oblivia vita.*





A M. DE L * *

Sur M. DAVID RIVAL.

Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.

VOLTAIRE.

VOUS me demandés, *Monsieur*, des nouvelles M. DAVID RIVAL, votre ancien ami & le mien. Il est mort il y a une année, âgé de 63 ans. Votre absence & votre éloignement ne vous ont pas permis d'être informé plutôt d'une perte qui vous sera sensible, comme elle l'est à tous ceux qui le conoissoient.

Pour soulager nôtre douleur, je ne fais point de meilleure consolation que de vous entretenir de lui : Il est doux de verser ses peines dans le sein d'un ami, & d'immortaliser en quelque sorte dans nôtre cœur celui que l'on perd, en parlant de lui aux amis qui nous restent. Mais ce n'est pas son éloge que vous atendés, ni même l'histoire de sa vie : Elle étoit trop simple & trop unie, pour offrir à nôtre curiosité des événemens intéressans. Je me bornerai à des particularités, qui peuvent le caractériser, & je vous les dirai à mesure qu'elles se présenteront à ma mémoire.

Je ne vous parlerai point de sa naissance *. Il n'avoit pas besoin de ce mérite étranger : Il étoit en quelque sorte son propre ouvrage. La plupart des gens à talens ressemblent à ces Divinités de la fable, dont on ignoroit l'origine & qui n'avoient pour aïeux que le ciel & la terre. Ils gagnent à être considérés indépendamment de leur naissance & de leur fortune, à recevoir des mains de la vérité un hommage sincère, qu'elle rend au simple mérite, & que l'intérêt & la flatterie ne prostituent que trop souvent aux richesses & aux dignités. Il croioit que l'homme véritablement noble, est celui qui est plus vertueux & plus éclairé que les autres ; que l'ignorance n'est bonne à rien, & que le cœur profite souvent des lumières de l'esprit.

Les talens anoblissent l'ame, nous élèvent au dessus de notre condition, & nous donnent une espèce de supériorité sur ceux qui en manquent : C'est ce qui fit que M. RIVAL fut estimé & considéré, non seulement de ceux qui lui étoient inférieurs du côté du génie,

(*) La naissance, les richesses & les dignités peuvent faire des homes acrédités & puissans, mais seules, elle ne sauroient faire de grands homes. M. RIVAL ne se piquoit point de l'être. Il n'étoit pas infallible, mais quand il faisoit des fautes, il les avouoit ingénûment, tâchoit de les réparer & ne contesloit point contre la vérité.

mais de ceux qui l'égalent & qui pouvoient même le surpasser du côté des connoissances & de la culture de l'esprit *, qui étant bien faite peut perfectionner les dons de la nature :

Est ce des mains d'une obscure ignorance ,
Que la vertu reçoit sa noble récompense ?

Jusqu'à quel point nôtre ami n'auroit-il pas poussé ses talens, s'il avoit pû s'aider du secours de l'art ! Vous connoissés son goût pour les mécaniques & pour la poésie, deux talens qui semblent incompatibles & qu'il fut cependant réunir. Placé dans une meilleure situation & soutenu par une éducation convenable, M. RIVAL auroit pû devenir un ARCHIMEDE & un PINDARE. Il inventa une espèce de catapulte ou de baliste, mieux imaginée que celle des anciens, d'un transport plus comode, & dont le jeu étoit plus facile & plus rapide. Cette machine pouvoit des pierres fort pesantes & des feux d'artifice à une distance étonnante. Dans la guerre présente

* M. ROUSSEAU, Citoyen de *Genève*, avoit beaucoup d'estime & d'amitié pour M. RIVAL : Il les lui devoit à plusieurs égards. M. RIVAL, de son côté, faisoit un très grand cas du génie, de la probité & des ouvrages de M. ROUSSEAU, mais sans approuver toutes ses idées. Nous en raisonnions quelquefois ensemble & il convenoit que son ami aloit trop loin & passoit le but,

il espéroit en tirer quelque avantage , aiant employé à sa construction un tems qui lui étoit précieux pour lui & pour sa famille ; mais l'artillerie aiant prévalu depuis long-tems sur toutes les autres machines , celle-ci n'aporta aucun profit à M. RIVAL. On se borna à admirer son mécanisme ; l'adresse & l'industrie de l'ouvrier , qui n'avoit point eu de modèle. On la compara à celle que décrivent VITRUVÉ & POLYBE , & dont le Chevalier FOLARD parle dans ses notes sur cet ancien Ecrivain : On la trouva fort au dessus & d'une invention admirable , mais M. RIVAL venoit malheureusement trop tard. On auroit pû lui apliquer ces vers du Chevalier de CAILLY *.

Dis-je quelque chose assés belle ,
 L'Antiquité , toute en cervelle ,
 Me dit , je l'ai dite avant toi :
 C'est une plaifante donzelle ;
 Que ne venoit elle après moi ,
 J'aurois dit la chose avant elle !

L'aplication de ces vers seroit d'autant mieux fondée , que M. RIVAL étoit hors d'état de profiter de la découverte des anciens , dont il n'avoit point étudié la langue ; mais

* *Note des Edit.* Ce Poëte , qui vivoit sous le Ministère de M. COLBERT , est aussi connu sous le nom d'ACRILLY , qui est son Anagramme.

il n'en parloit que mieux sa langue maternelle. Peut-être que son goût pour la poésie n'a pas peu contribué à lui faire conoitre toute la finesse de la langue françoise. Pour bien faire des vers, il faut en quelque sorte la tourner & la plier de tous côtés; on acoutume son oreille au nombre & à l'harmonie. Il n'est donc pas étonnant que la prose doive à la poésie presque toutes ses beautés *. M. RIVAL avoit outre cela, ce qui fait le grand Poète, du feu & de l'imagination. Il lui arriva, ce qui est arrivé à plusieurs beaux génies, c'est que le troubles civils de leur Patrie ont développé & manifesté des talens, qu'ils ne conoissoient pas eux mêmes, & dont ils n'avoient jamais fait usage. La chaleur des partis & cette espèce d'entouffiasme qui fait le Poète, entraîna le nôtre plus loin qu'il ne vouloit aller; mais il corrigea ensuite come Philosophe, le jugement hiperbolique & précipité qu'il avoit porté come Poete. Celui qu'il porta sur une petite dispute littéraire qu'eut M. de VOLTAIRE fut

* M. de VOLTAIRE l'a remarqué avant moi; voici ce qu'il dit : *Qui croiroit que les bons ouvrages en prose n'auroient probablement jamais existé, s'ils n'eussent été précédés par la poésie ? C'est pourtant le destin de l'esprit humain dans toutes les Nations : Les vers furent par tout les premiers enfans du génie & les premiers maîtres d'éloquence.*

plus équitable & plus modéré : C'est lui qui est l'Auteur de la petite pièce en vers , qui a pour titre *les Torts*. Elle a été généralement goûtée ; on la trouve dans un recueil nouveau, inutile l'*Ami des Muses*, où il y a de bones pièces.

Les occupations journalières de M. RIVAL ne lui permettoient pas de se livrer à son goût pour la poésie. Vous savés qu'il étoit Horloger ; mais quoiqu'il fut distingué dans un art , qui est parvenu aujourd'hui à beaucoup de perfection , il n'étoit pas riche & sa famille avoit besoin de son travail. Il lui donoit l'exemple ; il enseigna lui même son art à ses enfans. Il étoit aussi appliqué à sa profession , & aussi assidu dans son cabinet , que s'il n'eut été qu'un simple artisan. Jamais il ne lui échapa des murmures contre la Providence , qui l'avoit en quelque sorte déplacé , en le bornant à faire un petit role sur le théâtre du monde , lui qui auroit été capable d'en faire un plus grand : Jamais de plaintes contre la fortune , qui lui avoit refusé ses faveurs , quoiqu'il en fut digne. Il vivoit dans le sein de sa famille comé un Patriarche au milieu de ses enfans : Les siens sont en grand nombre , tous estimables par leur esprit & par leurs talens , & par là dignes d'un tel père. Il est vrai qu'il fut secondé dans leur éducation par une épouse, qui mé-

ritoit sa confiance & sa tendresse, & qui vit encore pour le bonheur de sa famille.

Dans cette espèce de retraite, éloigné du bruit du monde, il vivoit tranquille & content come un vrai Philosophe, qui conoit les défauts des homes, mais sans les haïr; sans envie, sans préjugés, sans partialité. Il conoissoit mieux que personne la fragilité des faux biens & le prix des véritables. C'étoit le sujet de ses entretiens avec ses enfans, qu'il se plaïsoit à éclairer & à instruire.

Il avoit bien étudié la religion & la pratiquoit avec exactitude, mais sans superstition; aussi, dans sa dernière maladie, il vit venir la mort *sans la desirer ni la craindre*. Il mourut sans remords, parcequ'il avoit vecu sans crimes. Il avoit toujours respecté la vérité & la vertu. Il dit, qu'il n'avoit pas attendu au dernier moment a se préparer à sa fin, & que dès sa naissance, il savoit qu'il étoit mortel. Il sembloit que son ame prenoit déjà un noble essor & qu'elle se félicitoit de quitter cette dépouille mortelle, pour s'élever au ciel *.

* Je le vis dans sa dernière maladie, où l'home se démasque & paroît ce qu'il est. Nulle inquiétude sur son sort & sur celui de ses enfans; une parfaite confiance en la Providence; espérant tout de la bonté de Dieu; ne se plaignant point du triste état, où il s'étoit trouvé sur la terre, persuadé qu'il en jouïroit d'un meilleur dans le Ciel. La sérénité de son ame paroïsoit sur son visage.

Quelque tems avant sa mort, il sembloit qu'il en eut un pressentiment. Une personne, qui lui voyoit un bon visage, avec cette belle physionomie que vous lui conoissiez & qui faisoit qu'on le prenoit pour un home de qualité, le pria de lui permettre de mettre des rentes viagères sur sa tête : Il lui répondit sur le champ par ces vers :

Ma tête ! on la choisit ! Eh ! je vous l'abandonne ;

↳ Mais, cher *Damon*, elle n'est pas trop bone.

A mon âge on la perd & rien n'est plus comun :

On croit vivre toujours & la mort nous moissonne.

Et qui peut éviter son aspect importun,

Qui nôtre bonheur empoisonne ?

Nommés moi le mortel auquel elle pardonne ?

Je l'ai cherché long - tems mais sans en trouver un.

Retardés par vos vœux la mort qui me talone.

Ma vie est utile à quelqu'un,

Elle ne l'étoit a persone.

- Elle l'étoit certainement à sa famille, à ses amis & à la société.

Vous voyés par cet impromptu la facilité qu'il avoit à faire les vers, mais, ce qui est plus rare, à les faire bons, & il les récitoit bien.

Plusieurs savent le jeu, peu savent les fineses.

Il me disoit quelquefois à ce sujet, je fais qu'on me blâme de faire des vers, mais je les

fais à tems perdu & pour m'amuser. Personne ne me blameroit si, come d'autres, je consumois mon loisir à perdre mon argent au jeu ou au cabaret, ou à détruire la réputation du prochain par mes médifances. Les vers ne peuvent ils pas renfermer de grandes vérités?

On y trouve souvent une bone leçon ;

On y peut réunir la rime & la raison.

Il réussissoit surtout dans l'Ode, qui exige de la force & de l'énergie. Je fais encore, ajoutoit-il, & on me l'a dit à moi même, qu'il y a des gens qui me condamnent à ne faire que des montres, & qui me défendent de faire de vers, come s'il y avoit quelque loi qui nous interdit l'usage de nôtre esprit & de nos talens, & qui nous renfermat dans le cercle étroit de nôtre métier; come si l'on étoit criminel de manifester les dons qu'on a reçu de la Providence, ou d'exercer les connoissances qu'on a aquises par ses études & par son aplication: Et certainement il en avoit aquis plusieurs. Personne ne s'exprimoit mieux & avec plus d'énergie dans la conversation. En paroissant se prêter aux idées des autres, il les ramenoit insensiblement aux siennes, par la moderation & la politesse. Je l'ai entendu disputer sur le luxe & sur la comédie, contre les ennemis déclarés de l'un & de l'autre. En con-

venant des abus qu'on peut faire très aisément du théâtre & du luxe, il en faisoit sentir les avantages & l'utilité. Je serois très fâché, disoit-il en souriant, qu'on proscrivit tout à fait le luxe. Par cette défense on me feroit mourir de faim, ma famille & moi, puisque nous ne vivons que du profit que nous faisons sur les montres, qui sont, à tout prendre, une marchandise de luxe & dont on peut se passer.

Je viens de vous dire qu'il avoit l'air d'un homme de qualité; il en avoit aussi les manières & la générosité, que le gens de qualité n'ont pas toujours: En voici un trait. Je me promenois un jour avec lui. Un mandiant nous demande l'aumone. Mon ami la lui donne. Le pauvre fait quelques pas, se retourne & lui dit: Monsieur, vous m'avez fait une charité qu'on n'a pas coutume de faire; vous m'avez donné une pistole; étoit ce votre intention? Non, répondit M. RIVAL, après avoir révé un moment, car le don étoit considérable pour lui, qui n'étoit pas riche; mais tu me parois un honête homme, fais un bon usage de cet argent, je t'en confirme le don. Ah! me dit-il en soupirant, sous quels haillons la probité va-t-elle se nicher *.

* *Note des Edit.* On raporte un trait parfaitement analogue de la part de l'un des plus fameux Auteurs du Siècle de Louis XIV.

Je ne fais quel étoit le plus estimable ou de ce mandiant, ou de nôtre Ami. Je conus alors que rien n'est plus vrai, que ce que vous m'avez dit souvent: *La vraie grandeur est dans l'ame & les sentimens, & pour trouver un home digne de ce nom, il n'est pas nécessaire, come l'écrit nôtre compatriote ROUSSEAU, de le chercher dans le fonds des forêts.*

Come je ne vous écris, *Monsieur*, que ce que me dictent mon cœur & ma mémoire, il est presque impossible, qu'il ne m'échape divers traits, qui mériteroient d'être rapportés, même pour nôtre instruction; car voilà le but que l'on doit se proposer dans ces sortes d'écrits; la louange des morts est vaine, & n'est qu'une basse flatterie, si elle n'est utile aux vivans.

Quoique M. Rival ne cherchat point à se produire & qu'il m'éprifat une fausse gloire, sa réputation cependant étoit assés étendue. Un grand Magistrat, Avocat Général d'un Parlement de France, mais qu'il ne m'est pas permis de nommer, entendit parler de l'esprit & des talens de nôtre ami: Il le fit prier, n'ayant ni le goût, ni le loisir d'écrire & de composer, de lui faire l'esquisse d'un Discours d'aparat, qu'il devoit prononcer à l'ouverture du Parlement, se réservant d'y faire les corrections & les changemens qu'il jugeroit à propos. M. RIVAL, fortement sollicité, fit

ce Discours, & me le montra. Je n'en ai point lû, où il y eut plus de dignité, plus de noblesse dans les idées & de force dans les expressions. Il faisoit sentir aux Juges l'importance & la grandeur de leurs fonctions, leur utilité pour le maintien de l'ordre & de la justice : Aux Avocats & aux Procureurs, la nécessité d'y concourir, par l'observation de leurs devoirs, par une explication claire des Loix & un desir sincère de terminer les différens des particuliers, que la chicane ne perpétue que trop souvent, mais que l'équité doit abrèger, moins par la force de l'autorité, que par celle des raisons.

M. RIVAL ne haïssoit pas moins les disputes litteraires que les procès. Il me disoit quelquefois, qu'il étoit surpris, que des génies éclairés, des homes illustres, un BAYLE, un JURIEU, un . . . se fussent rendus méprisables par les injures qu'ils avoient dites à leurs adverfaires, & que rien ne deshonoroit davantage la république des Lettres. Ces sortes de quèrelles, ajoutoit il, sont d'autant plus condamnables, qu'on peut soutenir presque également le pour & le cõtre, sans blesser les droits de la vérité. Il n'en est pas de ces problèmes, come de ce premier principe, *le tout est plus grand que sa partie*, ou de cet autre, *ce qui est ne peut pas n'être point* : Soutenir le contraire seroit tomber dans une contradiction & une absurdité manifeste.

M. RIVAL avoit le génie des affaires , ce qui est affés rare dans un home de Lettres. Avoit-il quelques difficultés , il cherchoit d'abord quels étoient les expédiens les plus propres à les finir & se prêtoit avec facilité aux acomodemens qu'on lui propofoit , fut-ce même à fon damage : Il croioit qu'on ne pouvoit pas acheter trop cher le repos & la paix. Quand il ne trouvoit point de remede au mal , il tachoit de l'adoucir par la patience. Il étoit préparé à tous les événemens de la vie , quelques facheux qu'ils fuffent. Un home fage , difoit-il , doit fe plier aux incommodités de fon état, come il fupporte les vents & les orages. Il tachoit de rendre fon bonheur indépendant du hazard & de l'opinion.

Les lumières de M. RIVAL ne furent pas inutiles un corps dont il étoit membre ; je veux parler de celui des Horlogers , qui eft nombreux & fort confiderable à *Geneve*. Ce corps a fes prérogatives , fondées fur des ordonances très judicieufes , que tous les particuliers font obligés d'observer & qu'ils ont un grand intérêt de foutenir & de défendre. Ils eurent à ce fujet quelques conteftations & M. RIVAL fut chargé par plusieurs d'entr'eux de faire un mémoire. Cette comiffion étoit délicate & difficile ; il faloit faifir le point de la difficulté , la réfoudre , répondre aux objections , concilier les efprits

& les intérêts. M. RIVAL satisfait à tout, en ne s'éloignant jamais des règles de l'équité & de la droiture.

Quoiqu'il fut un zélé partisan de la liberté, il étoit l'ennemi déclaré de la licence, & come il aimoit sincérement sa Patrie, il tâchoit d'y maintenir l'ordre, l'union & la paix.

Je suis &c.

P. S. En relisant ma Lettre, je me suis aperçû que j'avois raison de vous avertir, qu'il m'échaperoit divers traits; mais come ceci n'est qu'une Lettre, je me prévaudrai de la liberté que permet le stile épistolaire, pour revenir en quelque sorte sur ce pas, non pour louer d'avantage nôtre ami, qui n'a pas besoin de nos éloges, mais pour m'instruire moi même, en me rapellant plusieurs de ses réflexions, dont je tacherai de profiter *.

Il avoit dessein de m'adresser une Epitre en vers, remplie de ces grands principes de

* J'ose dire que l'histoire d'un simple particulier seroit plus utile à l'instruction des lecteurs, que celle des Princes, des Héros ou des Savans du premier ordre, parceque leurs vies & leurs vertus sont plus à nôtre portée. Tous les particuliers sont apellés à être sages, mais non à être savans, à faire des conquêtes ou à comander.

morale dont il étoit pénétré, & qu'il pratiquoit si bien lui même. Il m'en récita divers morceaux, mais il vouloit la perfectionner, avant que de me l'envoyer. Il travailloit beaucoup ses ouvrages; sur tout les vers, qui ne sont pas bons, dès qu'ils ne sont pas excellens. Après le bien, il cherchoit le mieux & le trouvoit. Il est facheux qu'il n'ait pas mis la dernière main à cette pièce, mais les ébauches d'APELLES ont leur prix & fervent à nous faire mieux sentir la perte du Peintre & à augmenter nos regrets.

Je me souviens, que lorsqu'il comença à développer ses talens pour la poésie, sachant que j'avois quelque goût pour les vers, il me montra les siens, mais il me fit un mystère du nom de l'auteur. J'avoüe que je ne le devinai pas d'abord; quoique j'eusse bonne opinion de son génie, je trouvai l'ouvrage au dessus de l'ouvrier. On fut surpris de voir sortir du cabinet d'un simple Horloger des pièces de poésie, qui auroient pû faire honneur aux plus grands maitres. A la fin, son secret lui échapa, & nous nous écriames presqu'en même tems *Et moi aussi je suis Peintre!* Il eut de grands obstacles à surmonter pour le devenir.

Cette conformité de goût & de penchant servit à nous unir d'avantage. Come nous n'avions l'un & l'autre aucune prétension,

que nous n'écrivions que pour nous amuser ou pour nous instruire, & qu'il avoit l'ame trop noble pour être susceptible des sentimens d'une basse jalousie, nous n'en éprouvâmes jamais les atteintes. Nous nous communiquions nos Essais, come deux amis qui se félicitent de leurs progrès. Il recevoit mes avis avec docilité & me parloit avec la même franchise, mais pourtant avec cette politesse, qui ménage un amour propre délicat, même en le corigeant, car il savoit que je suis sensible. Il m'en a fait quelquefois la guerre. Il me disoit que cette extrême sensibilité ne nuit pas moins à la perfection des ouvrages d'esprit, qu'au bonheur de la vie.

La sienne étoit unie & tranquile, parcequ'il avoit cette fermeté d'ame, qui résiste aux accidens & aux revers, ou en émousse du moins la pointe. Quoique d'une santé délicate & sujet à diverses maladies, son humeur n'en étoit ni moins égale, ni moins gaie. Son genre de vie étoit conforme a son état, renfermé dans le sein de sa famille, de ses enfans & de ses amis. Ocupé de ses devoirs, il ne desiroit presque rien, quoiqu'il eut trop peu. Sa profession étoit de son goût; ayant le génie des mécaniques, il le mettoit à profit dans l'art de l'horlogerie, qu'il s'appliquoit à perfectionner. Il croioit que tous les métiers, toutes les professions sont presque

également honorables, lorsqu'ils sont utiles à la société & qu'on s'en acquitte bien.

Il n'étoit pas moins recommandable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Il ne lui manquoit, peut-être, pour être plus recherché, avoir plus de réputation & de crédit, que d'avoir un plus grand nom, des richesses, de l'intrigue & d'être étranger, car *nul n'est Prophète dans son pays.*

GENEVE.



LE SUISSE

— *Mutato nomine de te
Fabula narratur.*

IL ne m'arivera guères de publier deux discours, de suite, aussi sérieux que celui de l'ordinaire dernier; mais je ne puis refuser ma feuille d'aujourd'hui au galant homme qui vient à mon secours, & qui a bien voulu approfondir, en peu de mots, ce que je n'avois fait qu'ébaucher en beaucoup de paroles. Il est juste de communiquer sa Lettre à mes Lecteurs, pendant qu'ils ont l'idée toute fraîche de mes principes; avec ceux de mon spirituel correspondant, on en pourra faire un *Traité complet* sur les qualités fondamentales du *Vrai-Mérite.*

M. LE SUISSE!

J Ai lû votre dernier discours avec assés de plaisir, quoi qu'avec un peu de peine. Vous avés senti vous même qu'il étoit bien profond pour un SUISSE; & je m'imagine qu'après en avoir acouché, vous avés fait come Pierrot quand il a tencé le saut périlleux, vous vous êtes bien essuie le front. D'ailleurs, il faut que votre copie soit bien mal écrite, & bien mal ponctüée, car sans cela, une impression de Paris seroit plus correcte. Mais ce que j'ai compris dans votre Feuille n'a pas laisse de me paroître bon & solide, & vos reflexions sur la nature du vrai merite m'ont ouvert les yeux sur celui de mon individu, dont je n'avois encore que des notions fort confuses. Je trouve seulement, que vous n'avés pas tenu un compte exact de tout les points de vie sous lesquels on peut envisager un honnête home. Vous descendés bien jusqu'à la qualité de simple Home, mais pourquoi vous arrêter en si beau chemin? Come vous êtes HOME, avant que d'être Citoyen, n'êtes vous pas ANIMAL avant que d'être home, une pépinière de VEGETAUX, avant que d'être animal, & une PORTION de MATIERE étendue en longueur, largeur & profondeur avant que de former un Corps organisé? Avec votre permission, c'est sous ces trois dernières faces, que je prends à gré de me considérer, tandis que vous vous alambiquerés la cervelle sur les trois

autres , qui n'ont assurément , pas plus de réalité que celles-ci : Et afin que vous ne m'acusiés pas d'agir , en cela , sans raison , je prétends faire voir , à vous & au Public , (car vous lui ferés part , s'il vous plait , de ma Lettre) que ma conduite se justifie très bien par vos principes , pourvu qu'ils soient un peu plus développés qu'ils ne l'étoient au sortir de vôtre plume.

Vous ne songerés pas à me contester les trois dimensions de la matière , quand vous saurés que j'ai au moins , cinq pieds sept pouces de haut sur une quarure aussi bien prise , & une poitrine aussi relevée qu'il y en ait dans cette Capitale. J'ai d'ailleurs tous les traits du visage mâles & réguliers ; l'œil grand & bien fendu , le teints net , la main belle & la jambe faite au tour.

Vous conviendrés , aparemment , qu'une telle figure n'est pas sans destination , & qu'indépendamment du Mérite intellectuel & moral , qui l'accompagne , elle doit être faite pour représenter dans l'Univers , dans la Société & dans la vie privée.

Dans cette supposition , je me crois obligé de la faire paroître avec tous ses avantages ; & je puis vous assurer , qu'il n'y a rien à me reprocher là dessus. Pour ne rien dire des propriétés secrettes qu'un Cavalier à la mode doit mettre en œuvre , il n'y a qu'à jeter les yeux sur ma surface extérieure , pour rendre justice au soin que je prends d'elle. Je n'ai besoin ni de blanc ,

ni de rouge pour lui procurer des couleurs vives & fraîches; il me suffit pour cela de réparer, tous les matins, par quelques heures de repos, les insomnies de la nuit, & de garantir la fleur de mon teint de toute insulte de la part de Soleil de l'avant midi. Pour cette douceur de la peau, & cette carnation délicate des mains, qui est requise dans un homme du bon air, je ne vois pas ce qui pourroit m'empêcher de la conserver, instruit & muni, come je le suis, de tous les petits secours destinés à cet usage par la Nature, qui est la Mère de l'Art. D'ailleurs, je vous prie de croire que je n'épargne rien en linge, en perruques, en habit & en bas blancs, & que come j'ai fort bien réüssi dans mes exercices, il y a dans tous mes mouvemens une élégance, une finesse & une liberté parfaite. Vous en conclusés, ne vous déplaîse, que ma figure remplit & décore admirablement les différentes places qu'elle occupe aux Thuilleries, à l'opéra, ou dans un fauteuil; que la bone moitié du genre-humain, j'entends celle qui la regarde sans jalousie, la voit toujours avec plaisir, & qu'elle est, par conséquent, une figure du premier mérite, selon vos propres principes.

Le tems qu'elle me prend, soit pour la mettre en état de paroître, soit pour la montrer, quand elle est prête, ne laisse pas d'être considérable; mais, actif & régulier, come je le suis, il m'en reste toujours assés pour satisfaire à mes autres qualités.

Je n'ai pas grand chose à dire de ce qui appartient en ma personne au REGNE VEGETAL. Aux ongles près, qui pour être bien émondés demandent une dextérité dont je ne me fie qu'à moi même, j'abandonne à mon Baigneur & à mon Barbier le soin des autres plantes, qui poussent sur ma peau. Mais vous pouvez compter, que le terrain est si dru & si bien tenu, qu'au besoin il communiqueroit de la fécondité à plusieurs autres, sans dechêt aparent de la sienne.

L'ANIMAL n'est pas moins dans l'ordre chés moi. Vous savez que ses fonctions dependent des organes de nos cinq sens, mécanisme que je crois faire valoir aussi bien qu'homme du monde. Ce n'est pas que ma santé y sufise toujours, mais nous ne sommes pas sur la terre pour n'y rien souffrir en satisfaisant aux devoirs de nôtre état; & je vous proteste que mon assiduité à remplir ceux-ci, est une source de Services très agréables à plusieurs autres animaux de nôtre espèce, qui fournissent à cette branche de mes fonctions, & qui les partagent.

Je les ai un peu suspendues pour vous en rendre raison; mais je n'y aurai pas de regret, si j'ai réussi à vous faire sentir, à vous même, l'étendue de vos principes, & au trois quart de vos Lecteurs, le tort qu'ils ont eû de s'en moquer, come si vous prétendiés borner tout le mérite de l'HOMME à l'Intelligence, au Sentiment, & à la Volonté, & tous ses devoirs à mettre ces trois

choses en harmonie entre elles, & avec la vérité. Pour moi je vous crois de trop bon sens, pour ne pas comprendre que ce qu'il y a de plus essentiel à l'HOMME, doit être ce dont l'homme se passe le moins.

Je suis, M. le Suisse, vôtre &c.

Le Public me permettra d'envoier, par ses mains, la Réponse que je dois à cette Lettre.

MONSIEUR,

Vous pouvés juger du cas que je fais de vos réflexions, par mon empressement à les publier à la suite des miennes, & avant celles qui me restent sur le même sujet. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose d'un peu forcé, dans l'usage que vous faites de mes principes; mais vous' dédomagés le Lecteur par d'autres endroits. Il est déjà clair que vôtre manière d'instruire a bien des avantages sur mes idées abstraites de Métaphisique & de Morale; vos préceptes sont moins secs, plus faciles à saisir, & encore plus à suivre. On peut aussi dire, en leur faveur, qu'ils pressent beaucoup plus que les miens. Nous avons éternellement une *Intelligence*, des *Sentimens* & des *Volontés* ou à régler, ou toutes réglées; mais

„ nous ne fomes point assurés d'avoir toujours
 „ une figure à parfumer & à pomader, des
 „ principes de végétation, ou des sens ani-
 „ maux : Dans quel tems en aquérir le *Mé-*
 „ *rite*, si on le néglige ici bas, & à vôtre age?
 „ Je n'ignore pas, & vous le savés sans dou-
 „ te bien aussi, qu'on tire quelquefois de
 „ là des conséquences fort opposées; mais nous
 „ avons trop de jugement, vous & moi,
 „ pour ne pas nous en tenir là dessus aux ma-
 „ ximes de nos chansons à boire. Après tout,
 „ le différence entre les deux Systèmes n'est
 „ pas infinie. J'avois d'abord cherché le
 „ *mérite de l'humanité* de l'HOMME en haut;
 „ vous le cherchés, à vôtre tour, de l'HOMME
 „ en bas. C'est toujours partir du même
 „ point, & si nous ne nous rencontrons plus,
 „ c'est que l'humanité est si vaste & rassemble
 „ tant de contraires, qu'il faut nécessairement
 „ partager le terrain pour n'y rien laisser sans
 „ culture. J'espère, *Monsieur*, que vous ne
 „ m'acuserés pas d'être mal entré dans vos
 „ vûes, & encor moins d'opiniatreté en fa-
 „ veur des miennes. J'ai l'honneur d'être avec
 „ la considération dûe à une *Figure*, à un
 „ *Végetal*, & à un *Animal* de vôtre *mérite*.

Monsieur, vôtre &c.

Je reçois, dans ce moment même, une
 autre Lettre parfaitement bien peinte; mais

que je publie moins à cause de ce qu'elle me dit de flateur, que pour faire voir l'utilité de mes principes & de ma Feuille, qui encouragent, à ce point, les beaux Arts.

Monsieur le Suisse !

*Q*uoique je ne sache ni lire, ni écrire, je respire tous les jours un air si subtil, que je me crois tout l'esprit nécessaire, pour entrer en correspondance avec vous. Mr. N. qui écrit come vous sçavés, à la porte du Palais Roïal *, me prête sa main ; & afin que vôtre condition de SUISSE, ne vous done point de m'epriis pour la mienne, sçachés qu'il y en a peu dans le Roïaume qui porte un mortel à un plus haut point d'élevation. D'ailleurs je puis vous assurer, que come j'y suis presque né, une longue habitude m'a tellement familiarisé avec la sublimité de mon poste, que je ne regarde persone de haut en bas, & qu'ainsi vous n'aurez point de hauteurs à es-suiier de ma part. Au moïen de ces deux avis, je compte que mes Lettres seront les bien venües dans vôtre Loge, sur tout quand vous y trouverez ce que je me propose de vous faire sçavoir, la quinteessence de toutes les réflexions qui se font

* On trouve de tems en tems, dans les rues de Paris, de petites Loges, où se tiennent des Ecrivains au service de ceux qui ne savent, ou ne veulent pas écrire eux mêmes.

dans cette grande Ville, au sujet de vos Fetilles. Je ne vous dis point comment elle me parvient, vous le devinerez si vous pouvez, ou je vous en instruirai dans la suite. Qu'il vous fuisse de recevoir aujourd'hui mes felicitations & mes remerciemens pour votre dernier discours, c'est à lui que vous devez mon estime. J'ai appris que vous y jugés du mérite par la manière dont chacune remplit sa place, & par les Services qu'on y rend au public. Or vous saurés, Monsieur, que par cette double règle, je suis, sans difficulté, un des premiers homes du Siècle. D'un côté, je remplis si bien ma place, que j'ai sujet de craindre, qu'à la fin elle ne se trouve trop étroite pour moi, & que j'ai déjà bien de la peine à m'y mettre; d'un autre, j'y ai été si utile, jusques à présent, que sans moi tout le Quartier & peut être tout Paris, auroit péri mille fois, dans un péril qui se renouvelle tous les jours. La justice que vous devez avoir disposé le monde à me rendre produira un si bon éfet, que de trois petits garçons que j'ai, il y en a déjà deux qui brûlent de s'élever sur mes traces.

Je suis &c.

E. LENOIR, Ramoneur Juré.

De ma Loge au Chateau-d'Eaux, le 16 de Janvier 1759.



S U I T E.

D E

L'HISTOIRE D'UN SOLITAIRE.

ON se rapellera peut-être que nos deux Solitaires, savoir l'Espagnol & le Genevois, avoient fait voile pour l'Espagne; mais le trajet étoit long & dangereux. Ils se félicitoient cependant d'être hors d'une Isle déserte, qu'ils regardoient come un lieu d'exil & une espèce de tombeau : Ils se réjouissoient de revoir leur patrie, leurs parens & leurs amis & de converser avec des homes. En attendant, ils firent bientôt conoissance avec les compagnons de leur voiage. Il y avoit parmi eux un Missionnaire Jésuite, qui venoit du Pérou, home d'esprit & éclairé. Son zèle le porta à entreprendre la conversion du Genevois, qui étant jeune, devoit être docile & disposé à conoitre & à goûter la vérité. Ils eurent un long entretien là dessus, & sans la médiation de l'Espagnol, la dispute se seroit peut être trop échauffée : En voilà assez, *Messieurs*, leur dit il; je vois bien que chacun de vous persistera dans ses sentimens, & votre petite quèrelle pouroit dégènerer en injures. Vous ne conoissés pas les Huguenots, dit-il, en s'adressant au Missionnaire; ils sont

opiniâtres , & celui-ci l'est plus qu'un autre , puisqu'il s'est érigé à son tour en législateur , & qu'il a endoctriné des Sauvages , dont il étoit le chef. Je n'ai endoctriné personne , répondit le Genevois en fouriant ; il ne m'appartenoit pas de faire le Missionnaire : Ce n'est pas à la brébis à anticiper sur les droits du pasteur. Je me suis borné à instruire de pauvres ignorans des grands principes de la Religion naturelle. Je leur ai appris , à observer l'ordre , à pratiquer la vertu & à ne faire à autrui que ce que nous voudrions qui nous fut fait. Ces principes suffisent à leur repos & à leur bonheur, jusqu'à ce qu'il plaise à la Providence de se manifester à eux avec plus de clarté & de certitude , & de leur révéler la volonté & les secrets du Créateur , qui sont au dessus des hommes. La lumière ne se lève & ne paroît que successivement ; il faut espérer que leur tour viendra & que le jour succèdera à l'aurore ; mais la lumière la plus pure ne brillera que dans la vie à venir.

Je gage , reprit l'Espagnol , que vous voudriés être encore parmi les Sauvages & que vous vous repentés d'avoir quité leur Isle. Vous m'avés avoué que vous y aviés laissé une maitresse. Ils est vrai , dit le Genevois , que je me suis ataché à ces pauvres gens & que je les regrette encore. Cette simplicité de mœurs a ses charmes , surtout , lorsqu'en
la

la compare à ces passions tumultueuses, qui semblent nous assiéger dans un monde plus cultivé & plus poli, & dont nous sommes souvent les esclaves . . . Avec tout cela, interrompit le Solitaire Espagnol, le comerce de ces homes si corrompus vaut encore mieux qu'une solitude entière. L'home a besoin d'être amusé, & le monde, tout faux qu'il est, nous amuse. C'est une décoration fugitive, qui nous plait par ses changemens & par sa diversité. L'home est foible & miserable; il faut un spectacle qui le distraise de la vue de sa misère. Quel affreux désert, m'écriois-je souvent! Ici tout est sourd & muet. Je ne suis environé que d'objets insensibles. Personne n'entend mes cris, ne me soulage dans mes besoins & ne répond à mes vœux. Je ne vois d'un côté qu'une vaste mer, qui me sépare du reste du monde, & de l'autre des monts couverts de glaces, dont le sommet se perd dans les nues. L'univers est perdu pour moi. Je ne suis dans son immensité qu'un atome, relégué dans un point, ignoré de tous mes semblables, & ma foible intelligence ne me sert qu'à mieux sentir le poids de mon infortune. Mon existence ne tient à rien; je ne tiens à personne; je vais rentrer dans le néant; nul ne me soulagera dans mes maux & ne me fermera les yeux. Je m'adressai quelquefois à mon Créateur, dans les transports

de mon désespoir. J'implorois son secours & je lui demandois grace. Je dois peut être à la ferveur de mes prières le plaisir inespéré que j'eus, lorsque les vagues vous jettèrent mourant dans mon Isle, & que j'eus la délicieuse satisfaction de vous secourir & de vous rendre à la vie. Le Genevois le remercia de rechef de l'assistance qu'il lui avoit donnée dans un si grand péril. Ha! vous ne me devés rien reprit l'Espagnol. Je n'ai pas oublié le danger éminent que je courus un jour, qu'étant monté sur un rocher escarpé, le pié me glissa & je serois tombé dans l'abime qui étoit au dessous, si je ne me fusse cramponé à une des pointes du roc; mes mains fatiguées du poids de mon corps ne pouvoient plus me soutenir, lorsqu'atiré par mes cris, vous acourutes à mon secours, en vous précipitant vous même sur le rocher, pour me délivrer plus vite. Que serois-je devenu sans vous! Ho! que je sentis bien alors, qu'il n'est pas bon que l'home soit seul.

Il y a des momens où piqués & chagrins contre le genre humain, nous voudrions être seuls sur la terre; mais nos besoins, une sorte d'ennui, le mécontentement de soi même nous ramènent bientôt aux autres homes, dont nous nous plaignons. Nous sentons, que tout imparfaits qu'ils sont, leur comerce nous est nécessaire, & que la

perfection n'étant pas l'apanage des homes, & ne pouvant se trouver que dans le ciel, il ne faut pas laisser de cueiller à travers quelques épines les fleurs qui sont sur la terre. Il y a de l'injustice & une sorte de misantropie, à confondre tous les humains dans la même condannation. Je ne trouve rien de plus beau & de plus équitable, que ce que dit un Anglois, auquel on demandoit ce qu'il pensoit d'un home illustre, qui venoit de mourir & qui avoit été son ennemi : *Ce Personage, dit-il, avoit de si grandes qualites, que je ne me souviens plus de ses petits defauts.*

Je voudrois bien, dit en souriant le Genevois, avoir mérité la même indulgence; mais aparemment que je ne vous en ai pas paru digne, car je n'ai pas oublié, qu'un jour vous vous éloignates brusquement de moi, pour quelque leger sujet; dumoins me semble-t-il que je n'avois pas tort & que vôtre mécontentement étoit injuste. Comment injuste? reprit l'Espagnol avec une sorte d'aigreur: Il ne s'agissoit pas moins que de la perte de mon couteau, qui étoit le seul meuble qui m'étoit resté de mon naufrage, & que vous aviez égaré. Je m'en servois, répondit le Genevois, pour cultiver la terre, n'ayant que cet instrument, & vous savés que je fis une espèce de petit jardin, qui servoit à nôtre usage & à nôtre récréation. J'y fis

un petit cabinet, orné de coquilles de diverses couleurs, & come je fouillois la terre, qui en étoit remplie, je trouvai une mine d'or, que vous voulutes vous approprier, come le maitre de l'Isle, vous en étant le premier mis en possession. Je ne vous disputai point ce trésor, quoique je l'eusse découvert. He! qu'en aurois-je fait? Il n'étoit d'aucune utilité ni d'aucun prix, dans le lieu & dans l'état où nous étions, Un simple caillou nous étoit bien plus nécessaire. J'en faisois même si peu de cas, que j'ai oublié d'en prendre, lorsque j'ai quitté l'Isle. J'ai eu meilleure mémoire que vous & je n'ai pas été si imprudent, repartit l'Espagnol; je vous ferai part de mes richesses, pour réparer les petites duretés que j'eus pour vous & dont vous vous plaignés; mais que voulés vous; on se lassé d'être toujours ensemble, quelque bien qu'on soit, & quelque amitié qu'on ait l'un pour l'autre. La nécessité de se fréquenter tous les jours fait qu'on lève le masque; on se laisse voir à découvert; nos défauts paroissent; le dégoût survient de part & d'autre; l'estime diminue & l'ennui nous saisit. Il faut à l'homme de la diversité; le plus grand bien perd beaucoup de son prix, par une longue possession. Il fut presque d'avoir longtems aimé pour cesser d'aimer. Tout s'use.

Je vous ai écouté avec plaisir, dit le Jésuite
 il avoit garde le silence, tandis que l'Espa-

gnol & le Genevois avoient parlé. Il est certain que la répétition des mêmes choses & des même objets lasse & ennuie. *Diversité c'est ma devise*, dit un Poëte célèbre : Cette devise est celle de tous les homes. Trop d'uniformité dans les pensées, dans le stile, dans une décoration, est un défaut, lors même qu'on n'ofriroit à l'esprit & aux yeux que des beautés. Bien des gens s'écrieroient, s'ils l'osoient, *Quoi toujours le même soleil & les mêmes étoiles ? Ce spectacle ne présente rien de nouveau depuis la fondation du monde !* Je ne suis point surpris que les premiers homes aient adoré les astres. Il étoit naturel de les choisir pour maitres, eux qui éclairoient & qui animoient la nature ; mais j'aurois été fort étoné, si le culte & les hommages qu'on leur rendoit, eussent duré long tems : L'uniformité & la régularité de leur cours auroient fait tort à leur divinité & auroient fait apercevoir, qu'il y avoit au dessus d'eux un moteur & un génie, d'où ils dépendoient & qui régloient leur mouvement & leur marche. Je suis donc sur cela tout à fait de vôtre avis. Je ne le suis pas moins sur le penchant naturel que les homes ont les uns pour les autres, & qui est un des plus forts liens de la société. La figure humaine, le son même de la voix a quelque chose qui plait & qui excite l'attention : C'est une sorte d'instinct, que Dieu a placé dans nôtre cœur

& qu'il faut respecter. Il en est de cet instinct come de l'amour de la patrie , qui a son utilité , lorsqu'on le renferme en des bornes légitimes ; mais lorsqu'il va plus loin, il est injuste , par ce qu'il nous fait regarder les autres homes come des étrangers , & presque come des énemis ; au lieu que nous devrions tous nous considerer come des frères , qui ont la même origine & le même créateur. Il n'est que trop ordinaire , reprit il, après avoir rêvé un moment, de voir des gens n'aimer & n'estimer que ceux 'de leur secte & de leur corps, & par une partialité odieuse, mépriser, hair & condanner tous ceux , qui ne sont pas membres de leur société : Ils les exclueroient volontiers du ciel, s'ils le pouvoient. Lors même , ajouta t-il , qu'il se trouveroit dans les sectes ou comunautés qu'ils réprouvent, quelques personnes qui auroient des erreurs & des vices, doit on confondre l'inocent avec le coupable ? Seroit-il possible que dans un corps nombreux , composé de génies & de caractères si diférens, tous s'unissent & agissent de concert pour former des complots & des conjurations cõtre la liberté , ou contre leur Souverain. Pour suposer quelque chose de semblable , il faut croire que les homes , dès qu'ils entrent dans un corps, dépouillent tous les principes de l'équité, pour devenir des scélérats ou des monstres. Cela est-il à présu-

mer ? Je crains fort qu'on n'ait jugé les *Templiers* avec beaucoup de légèreté & d'injustice, & que leurs juges, en leur pretant des crimes, ne fussent infiniment plus coupables. Le Jésuite se tut, après avoir prononcé ces mots avec chaleur, & quoique nous vissions bien quel étoit son but, & que ce n'étoit pas les *Templiers* * seuls qu'il vouloit justifier, nous ne pumes pas nous empêcher de convenir qu'il avoit raison **.

Le Pilote interrompit nôtre conversation en nous faisant voir que le tems se brouilloit, que les vents & les nuages nous menaçoient d'une prochaine tempête. Les Matelots nous l'annoncèrent sur des signes,

* Rien ne montre mieux jusqu'où on peut pousser la haine, la vengeance & la cruauté, que la condamnation des *Templiers*. Ils furent pros crits, & les principaux furent brûlés, sous le règne de PHILIPPE le Bel, & sous le Pontificat du Pape CLEMENT V, leurs ennemis. Le grand maître de l'ordre, le frère du Dauphin du *Viennois*, & nombre d'autres, protestèrent jusqu'à la mort de leur innocence.

** En éfet, il ne paroît pas vraisemblable que tout un corps forme de sang froid le plan le plus noir & le projet le plus pernicieux. Moins encore est-il concevable, que tous les membres de ce corps adoptent les maximes & les machinations les plus atroces. Une telle conspiration répugne trop aux lumières de la conscience & à cette droiture naturelle, que Dieu a imprimée dans le cœur de tous les homes.

qui leur sembloient non équivoques. Ils aperçurent des poissons volans, gros come des Harangs; leurs ailes ne font autre chose que des nageoires alongées : Elles ne leur servent à voler que pendant qu'elles sont humides. Ces poissons étoient poursuivis par les Dorades, qui leur font une guerre continuelle. Ces Dorades sont d'une beauté admirable : On voit briller sur leurs écailles le plus vif éclat de l'or, mêlé avec des nuances d'azur, de verd & de violet. Ces poissons paroissent friser l'eau de la mer & se jouer sur sa surface. Mais ce qui nous surprit d'avantage, ce fut de la voir briller de tous côtés & étinceler pendant la nuit. L'éclat est si grand lors qu'elle est agitée, que le sillage paroît de feu. Il semble que les ondes jettent des étincelles, qui s'élèvent & se perdent dans les nuages verds qui sont au dessus. Ce spectacle nous auroit paru plus beau, s'il eut été moins éfraiant; mais le présage des Matelots se confirma bientôt par l'impétuosité des vents & des ondes, qui se heurtoient & se brisoient les unes contre les autres. Du sein de la mer s'éleva une colone d'eau, qui menaçoit d'engloutir notre vaisseau; à son aproche, le Pilote fit tirer le canon contr'elle : Elle se rompit & se précipita come un torrent dans la mer. On apelle ces colones d'eau des Trompes : La noirceur de la nuit nous empêcha de les bien observer.

Ce qui augmenta nôtre éfroi fut l'agitation prodigieufe de l'eau de la mer ; le bruit & le mugiffement qu'elle faifoit. Elle pouffoit de fon fonds des masses de rochers affreux ; les tourbillons qui les foulevoient pouvoient les porter fur nôtre vaiffeau & l'écraser. Des montagnes d'eau, qui s'élevoient jufques aux nûes, fe précipitoient en fe retirant dans de profonds abîmes. Le tonnerre & les éclairs augmentoient la terreur ; chacun de nous crut voir dans chaque flot le fépulcre s'ouvrir pour l'engloutir : Ce fut une efpèce de miracle, que nôtre navire put réfifter à des fecouffes fi violentes & que nous puffions échaper à un péril fi éminent. Enfin l'orage fe calma un peu & fe diffipa par degrés ; mais la mer bouillonoit encore ; fa furface étoit couverte d'écume & répandoit une odeur de foudre.

Durant la tempête nos voiles s'étoient déchirées, le mat s'étoit rompu : Nôtre vaiffeau s'étoit brifé & ouvert en divers endroits ; nous avions beaucoup de peine à empêcher l'eau d'y entrer. La Bouffole ne marquoit plus & nous ne favions où nous étions, aiant été pouffés fort loin de nôtre route, par l'impétuofité des vents. Le danger de périr fembloit inévitable, car nous manquions de tout ; mais la Providence, qui vouloit nous fauver, jetta nôtre vaiffeau fur

le rivage d'une Isle inconnue. Nous y abordâmes. A peine l'eut on parcourue, que le Genevois vit, avec le dernier étonnement, qu'il se retrouvoit dans la même Isle, d'où il étoit parti cinq ans auparavant, & dont il avoit été come le maître. Come il avoit appris la langue des sauvages qui l'habitoient, il leur dit le danger dont il venoit d'être délivré & le besoin que ceux du vaisseau avoient de leur secours. Les sauvages furent charmés de revoir leur chef & se plaindirent tendrement de ce qu'il les avoit abandonés. Ils le reçurent, lui & ses compagnons de voiage, avec bonté, & leur ofrirent ce qu'ils avoient, un peu de maïs, des patates, quelques fruits & du poisson. L'eau douce, surtout, nous fit grand plaisir; elle nous manquoit & nous en eumes avec une extrême satisfaction. En recompense, le Jésuite, qui étoit savant & industrieux, leur aprit à faire des moulins, pour moudre le grain & à construire des fours pour cuire le pain. Il leur enseigna encore à faire des cadrans, pour régler les heures sur le cours du soleil, à distinguer les mois & les années par des calculs & des mesures fixes. Il aida beaucoup à radouber le vaisseau, qui en avoit un grand besoin. Les sauvages ne pouvoient se lasser d'admirer son savoir & ses talens & se hatèrent d'en profiter. Ils lui durent le nécessaire & même

le comode, ce qui leur rendit, la vie plus douce & plus agréable. Leurs mœurs y gagnèrent & perdirent cette espèce de férocité & de barbarie, qui étoit le caractère des premiers homes & qui est encore celui des habitans des déserts & des lieux éloignés d'une société plus éclairée. Ces Insulaires eurent la curiosité de savoir quelle étoit leur origine & celle des plantes & des animaux, qui étoient dans leur Isle. Le Jésuite, qui avoit étudié l'antiquité & l'histoire naturelle, remarqua sur des colonnes de pierre fort anciennes des lettres qui lui parurent être phéniciennes & qui signifioient selon lui : *Nous sommes de ces infortunés, que l'usurpateur JOSUE a chassés de leur país ; nous avons été forces de chercher un azile & nous l'avons trouve sur ce rivage, où le vent nous a jettés.* On ne fau- roit garantir la fidélité de cette inscription ; moins encore celle de la traduction du Jésuite, qui pouvoit se tromper impunément sur l'interprétation de ces caractères, qu'aucun de ces compagnons n'étoit capable de déchiffrer. Mais il est naturel de penser, que des personnes de diférens sexes, aiant été pouf- sées dans cette Isle par une tempête, l'ont peuplée peu à peu ; & c'est ainsi sans doute, que l'Amérique s'est peuplée, plutôt que par le nord de l'Asie ou de l'Europe.

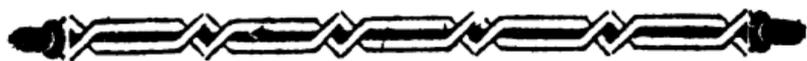
A l'égard de l'origine des plantes & des a-

nimaux , le missionnaire pensoit que dès la fondation du monde le Créateur avoit répandu sur la surface de la mer & de la terre les germes & les semences de toutes les espèces de plantes & d'animaux , qui se développoient successivement , lorsque par la respiration , la nourriture , le canal de l'air , ces germes & ces semences avoient trouvé un terrain convenable & propre à leur accroissement ; de manière que chaque moule empêchoit la confusion des genres & des espèces , & que chaque plante, chaque animal ne pouvoit produire que son semblable. Cette hypothèse paroît assez conforme aux intentions & aux sages vûes de la Providence.

Ces Insulaires combloient de caresses tous ces voyageurs ; mais le Genevois s'aperçut avec chagrin , qu'il n'y avoit pas entre ces sauvages une parfaite intelligence. Les uns se plaignoient de l'ambition & de la hauteur de quelques uns de leurs Magistrats , & ceux-ci , à leur tour , se plaignoient du peu de docilité & de la désobéissance de leurs inférieurs. C'est une preuve, ou qu'il faut laisser les homes dans une parfaite égalité , quelque dangereuse qu'elle soit , ou qu'il faut donner aux chefs du gouvernement assez d'autorité & de pouvoir pour se faire respecter & réprimer la licence. Rien n'est plus pernicieux que des réglemens dont on peut abuser de

de part & d'autre , & qu'on peut enfreindre impunément : Tant que les homes restent égaux , ils font en garde les uns contre les autres ; mais dès qu'ils cessent de l'être , ils sont perdus , si les loix n'ont pas la force de les mettre à couvert de la fraude & de la violence. Leur ancien chef tâcha de rémédier à ce mal par la terreur des peines. Pourquoi faut-il que des êtres raisonnables en aient besoin ? Encore vaut-il mieux sauver un coupable que de perdre un innocent.

Une autre chose , qui remplit de tristesse l'ame du Genevois , ce fut l'état dans lequel il trouva cette belle sauvage ; qu'il avoit si fort chérie. On a vû qu'elle aimoit un jeune home : Elle l'épousa après son départ & elle en eut un fils , qu'elle élevoit avec soin. Cet enfant étant dans la forêt fut ataqué par un serpent à sonnettes dont la piquure est mortelle. Son père voiant cet afreux animal , courut au secours de son garçon , mail il arriva trop tard ; tout ce qu'il put faire fut de tuer le serpent , mais sa mort ne rendit pas la vie à son enfant ; il mourut entre les bras de sa mère , qui eut l'imprudence de fucer la plaie : Le venin se communiqua dans ses veines & nul remède ne put la guérir. Ce triste événement affigea si fort le Genevois , qu'il hata le départ du vaisseau , qui fit voile avec un vent favorable & arriva enfin heureusement en Espagne.



LIVRES NOUVEAUX.

LEBEN *grosser Helden, des gegenwärtigen Krieges*
c'est à dire

*VIES des principaux Capitaines, qui sont
morts pendant le cours de la présente guerre.*

QUoique ce Livre soit écrit en une langue étrangère à nôtre Journal, nous avons cependant cru ne pouvoir nous dispenser d'en donner une idée à nos Lecteurs. Recueillir les Faits des Héros & des grands Capitaines, c'est présenter des leçons à la postérité & lui fournir en même tems des motifs à les suivre: En éfet, combien n'y a-t-il pas d'hommes qui sont touchés de la réputation qu'ils laisseront après eux? Combien n'en est il pas, qui pour affronter courageusement la mort, ont besoin d'être soutenus par l'idée de l'espèce d'immortalité qu'ils aquèront par là? Que d'austères Philosophes appellent ce sentiment une foiblesse, il n'en est pas moins vrai, qu'il y a de la sagesse à la faire tourner au profit du genre - humain.

C'est le but que paroît s'être proposé M. le Docteur PAULI, en entreprenant cet Ouvrage, dont le premier Volume, imprimé en allemand à HALLE, contient 248 pages

in 8vo fans la Préface & la Table. Il renferme les Vies des Maréchaux de SCHWERIN & de BUDDENBROCK, des Lieutenans - Généraux de HAUTCHARMOY & de KLEIST, des Généraux Majors d'AMSTEL, de LUDE- RITZ & de PRITS, & des Colonels de MAN- STEIN & de PRIGNITZ. Ce n'est pas que l'Auteur exclue de son Livre les Généraux des autres services que de celui de Prusse; il se fera un plaisir de rendre également justice aux officiers de toutes les Puissances belligé- rentes, moiennant qu'il reçoive des mémoi- res surs & fidèles, sur lesquels il puisse tra- vailler.

Quant à la manière dont M. PAULI rem- plit son plan, on peut juger, par ce premier Volume, qu'il est très en état d'exécuter un ouvrage de ce genre. Ce n'est point, come on auroit pû le craindre, de fades panégiri- ques; où un petit nombre de faits sont noïés dans une multitude de déclamations: C'est un fil historique, intéressant, fidèle & judi- cieux où l'on parcourt avec plaisir toute la carrière des Généraux, qui se sont distingués dans plusieurs Guerres & qui sont morts dans celle-ci. Si les exploits militaires sont les plus propres à exciter l'admiration généra- le, il est des vertus privées plus dignes en- core de nos éloges: Aussi M. PAULI ne se bor- ne pas aux faits guerriers de ses Héros, come

on pourra le voir par ce que nous allons transcrire de la fin de la Vie du Maréchal de SCHWERIN.

Après avoir parlé de sa naissance , de son éducation, de la façon distinguée dont il a servi successivement la République de Hollande, les Ducs de Meckelbourg & les Rois de Prusse, tant dans la Guerre, que dans diverses négociations délicates, M. PAULI passe aux services que ce grand Général a rendus au Roi glorieusement régnant, dans la guerre présente ; & voici à peu près ce qu'il dit de sa dernière campagne de 1757.

A l'ouverture de la campagne de 1757, M. de SCHWERIN pénétra en Bohême le 18 Avril, par cinq endroits différens. Il s'en fallut bien peu que la colonne qui passa par *Schatzlar* n'y surprit les Princes de Saxe XAVIER & CHARLES. Celle qui vint à *Trautenaunau* y battit un corps de Pandoures. Le 19 les cinq colonnes se réunirent à *Konigshof*. Le Prince de BEVERN se joignit au Maréchal, & le 21 ils ataquèrent près de *Reichenberg* un corps de 20 mille Autrichiens, comandés par le Comte de STARREMBERG. Quoiqu'ils fussent bien retranchés, les Prussiens les délogèrent, les mirent en fuite, & les poursuivirent jusqu'à *Liebenau*. Le 24 le Maréchal prévint d'une heure l'ennemi, qui vouloit entrer à *Jung-Buntzlau*, & se saisit d'un magazin

gazin de la dernière importance. Le 29, il s'étoit avancé jusqu'à *Benateck*. Les trois premiers jours de Mai furent employés à jeter des Ponts sur l'Elbe, que le Maréchal passa le 4. C'est ainsi qu'il s'avançoit vers ce terme glorieux, où il devoit s'imoler pour la Patrie. Ne perdons rien de la fin d'une si belle carrière; tout y est digne de l'immortalité.

Suivant les mesures prises entre le Roi & le Maréchal, S. M. avoit passé la Moldau le 5 Mai près de *Seltz*, avec les corps destinés à se joindre à l'Armée de M. de SCHWERIN. Ce passage s'étoit exécuté à huit heures du matin, & à neuf le Roi en donna avis par un coup de canon, auquel le Maréchal répondit en se servant du même signal. A deux heures après midi, le Roi envoya M. de STUTTERHEIM son Ajudant, pour porter au Maréchal l'ordre de faire marcher l'Armée à minuit, afin qu'à trois heures & demie elle parut sur les hauteurs de *Brositz*, tandis que le Roi s'avançant sur la droite se feroit voir en même tems avec ses troupes à *Tschimitz*. On ne trouva d'obstacle à cette marche que quand on fut arrivé aux hauteurs qui sont devant *Brositz*: Quatre Régimens de Cavalerie ennemie y avoient campés la nuit. Ils firent feu sur les premiers Prussiens qu'ils aperçurent, mais ils abandonèrent aussi-tôt leur poste, & se retirèrent par le valon vers

Brositz, pour aler se rejoindre à l'aile gauche de leur armée. Dès que le Roi eut été joint par le Maréchal & par M. de WINTERFELD, il alla à cheval avec ces deux Généraux, sans autre suite que deux Ajudans, sur les hauteurs les plus élevées de *Brositz*, d'où l'on pouvoit découvrir distinctement tout le camp des ennemis. Le Roi, l'ayant observé avec sa lunette, jugea qu'il pouvoit aler aux environs de 130 mille homes; & cette estimation s'est trouvée conforme au rapport des Officiers, qui furent faits prisonniers dans la même journée. Le Roi demeura au delà d'une heure à considérer ce camp & à réfléchir sur les moyens de l'ataquer. L'aile droite étoit apuiée sur les fauxbourgs de *Prague* & du mont *Ziska*, derrière l'hotel des Invalides; & la gauche s'étendoit environ deux mille pas au delà du vilage de *Conraditz*, près de *Herboholi*. Deux cens pas devant le front des ennemis les hauteurs aloient tellement en pente, qu'il étoit impossible à la cavallerie & à l'artillerie de les monter. Une grande vallée, située au pié, étoit garnie dans toute sa longueur de petits pelotons de Hussars & de Troupes Hongroises.

Malgré une disposition aussi formidable, le Roi vouloit ataquier par devant. Le Maréchal représenta les difficultés de cette ataquie, plus grandes encore pour des troupes fatiguées par

de fortes marches. Le Roi permit au Maréchal d'examiner, s'il y avoit quelque chose de mieux à faire. La dessus, celui-ci courut au galop, jusques vis à vis de l'aile droite, où le terrain s'abaissoit de part & d'autre, & il trouva à côté de cette aile, près du vilage de *Mieritz*, une plaine, où l'Infanterie pouvoit s'avancer sur le fonds mouvant d'une prairie, tandis que la Cavalerie avec la grosse artillerie, profiteroient d'une chaussée. Dès que le Maréchal eut fait rapport de cette découverte au Roi, l'ordre fut donné au trois corps qui composoient l'Armée Prussienne de marcher à gauche. Cela se fit avec tant d'ardeur, que quoiqu'il y eut un tour à faire d'un grand mille, & que l'ordre eut été donné à neuf heures, les troupes avoient fait ce tour à dix & demie, & l'action, qui ne regarda proprement que l'aile gauche comença à onze. La Cavalerie Prussienne s'avançoit par la chaussée, tandis que l'Armée Autrichienne sortoit de ses tentes pour se mettre en bataille. Elle n'avoit pas prévu que l'attaque se feroit de ce côté là, & elle ne s'en aperçut, que quand deux régimens de Cuirassiers eurent passé la chaussée, & tourné leurs escadrons droit à eux. Alors leurs yeux s'ouvrirent. Ils tirèrent aussi-tôt, avec la plus grande vitesse, toute leur Cavalerie de l'aile gauche, pour en fortifier la droite, & placèrent

cent & quatre escadrons sur toute la plaine, en laissant toujours entre deux escadrons un espace capable d'en contenir un. Le Prince de SCHOENAUICH, qui commandoit soixante cinq escadrons de l'aile gauche Prussienne, n'osa les attaquer dans cette position, dans la crainte d'en être débordé, & il attendit la Cavalerie de l'aile droite, que le Roi faisoit venir. L'attaque se fit dans le meilleur ordre; l'ennemi demeura immobile; à cinquante pas il fit sa décharge, & à trente il fondit au grand trot sur notre Cavalerie. Comme elle se trouva encore débordée par plus de huit escadrons, cela la fit souffrir & l'obligea de reculer deux fois; mais à la troisième attaque toute la Cavalerie Autrichienne fut non seulement battue, mais une partie des Grenadiers de l'aile droite des ennemis fut obligée de se retirer dans le plus grand désordre.

Pendant que cela se passoit entre la Cavalerie les bataillons de Grenadiers de l'aile gauche Prussienne, avec les Régimens de Schwerin, de Fouquet & de Kreitzen, avoient traversé la plaine & se trouvoient arrivés à un petit chemin très étroit, par lequel ils devoient passer pour se joindre au gros de l'Armée. Dès que les premiers des Grenadiers débouchèrent hors de ce chemin, ils furent salués d'un feu d'artillerie à cartouche, qui étoit insoutenable, de sorte que

les bataillons ne pouvoient avancer & se former, que dans le plus grand désordre. La violence de ce feu allant toujours en augmentant, les Grénadiers se retirèrent en enfilant la chauffée. Le régiment de Fouquet les suivit; celui de Kreutzen en fit autant, & le second bataillon de Schwerin s'ébranloit pour les imiter, lorsque le Maréchal, qui s'étoit toujours tenu à l'entrée du chemin étroit, plein d'ardeur & d'un généreux dépit, arracha le drapeau des mains d'un Porte-Enseigne du second bataillon, & allant à cheval, ce drapeau à la main devant son régiment, l'exhorta à marcher à l'ennemi. Ce régiment se tira alors, du mieux qu'il put, du chemin étroit, se forma à droite, & se mit en devoir d'avancer à grands pas. Mais à peine eut-il fait douze pas, le Maréchal en aiant six d'avance, qu'une décharge à cartouche terrassa nôtre Héros, qui reçut tout à la fois un coup à la tête, un à travers le cœur, & trois dans le bas-ventre. Il tomba aussi-tôt de cheval, sans donner le moindre signe de vie. Le Général de MANTEUFFEL prit le Drapeau, le rendit au Porte-Enseigne, qui à l'instant même reçut un boulet de canon à travers la poitrine

A peine ce triste accident fut-il arrivé, que toute la ligne fut en marche. Le centre des Autrichiens soutint long-tems l'attaque, parce-

Qu'il étoit à couvert sous de fortes bateries, dont le feu le protégeoit. Mais le Roi aiant remarqué que l'aile droite des ennemis, lorsque nôtre gauche avoit plié, s'étoit avancée, & que cela l'avoit séparée du reste de l'Armée, il porta nôtre aile droite, avec la plus grande véhémence dans cet espace & coupa par là l'Armée ennemie en deux. Cela y jeta un désordre, qui ne fit plus qu'aller en croissant, jusqu'à une déroute générale. Il coula des torrens de sang, lorsque les Prussiens, la baïonette au bout du fusil, rompirent & détruisirent l'aile gauche. Ceux qui purent en réchaper, alèrent se jeter dans *Prague*, tandis que l'aile droite se rétiroit avec précipitation & confusion par *Maleschutz* & *Bischowitz*. Mais c'est assés parler de cette grande journée, retournons au champ de bataille. SCHWERIN y est encore étendu, & sa perte irréparable tempère beaucoup la joie que cause une victoire aussi éclatante.

Il étoit tombé, come on l'a vû, le drapeau en main, & ce drapeau l'avoit exactement couvert dans sa chute. Le Soldat, animé par ce coup fatal, ne pensa plus dès ce moment qu'à le venger. Les obstacles, qui l'avoient d'abord éfraié, ne firent plus que l'enflamer : Il courut droit aux bateries, qui ne cessoient de le foudroier, s'en empara & vainquit.

Le Roi , dès que la victoire fut décidée , alla voir son digne Général , encore sur le lit d'honneur. Il s'arêta à le considérer ; son cœur fut ferré , ses yeux se remplirent de larmes ; spectacle touchant s'il en fut jamais ! Quel Roi ! Quel Sujet ! ALEXANDRE & EPHESTION sont bien au dessous de FREDERIC & de SCHWERIN. Tous les Princes de la Maison royale témoignèrent à l'envi leur vive douleur. Les Officiers regrettèrent un chef , qui leur avoit fraié jusqu'au dernier soupir les routes de la gloire ; les Soldats un père , un ami , en qui ils avoient toujours eû la plus parfaite confiance.

M. de SCHWERIN s'étoit toujours attendu à voir le fil de ses jours tranché de cette manière. Il écrivoit à son épouse de *Neisse* le 31 Mars, „ Je me porte un peu mieux & je suis „ entièrement résigné à la volonté de Dieu. „ J'atens de sa grace ce qu'il a jugé à propos „ de régler sur mon sort. Le bon Feld Maré- „ chal de BUDDENBROCK a terminé sa carrière. Les soucis de cette vie ne le regardent „ plus. Combien sont heureux ceux qui sont „ avec JESUS-CHRIST ! &c. „ Et dix jours avant sa glorieuse fin , il ouvre encore mieux son cœur dans une lettre à la même Dame , datée de *Jung-Buntzlau* le 27 Avril. „ Dieu, „ dit-il , qui nous a conduit si visiblement „ jusqu'ici , ne manquera pas de nous assister

„ encore. Si l'énemi ne se retire pas, je
 „ l'ataquerai avec un courage intrépide, pour
 „ ariver heureusement à mon dernier terme
 „ & finir ma vie avec honneur. C'est ce que
 „ je demande ardemment à Dieu tous les
 „ jours, aussi bien que ta santé & ta conser-
 „ vation. „ Sentimens dignes d'un Heros
 Chrétien !

Il aimoit son Roi, sa patrie, son honneur, son épouse; Il n'estimoit la vie que par rapport à ces grands & légitimes objets de son attachement & il envisageoit la mort avec une fermeté non aveugle; mais raisonnée, qui prenoit sa source dans la religion. Il a donc l'avantage, dont si peu de Héros ont joui, de paroître encore plus grand à la fin, que dans le cours de sa carrière.

Le corps du Maréchal fut porté du champ de bataille à *Dresde*, où il arriva le 14 Mai, en même tems que les drapeaux & les étendarts pris sur les Autrichiens & dus en si grande partie à sa valeur. Delà on conduisit ce corps à *Francfort sur l'Oder*, afin que les habitans de cette ville vissent encore; après sa mort, celui qui pendant sa vie les avoit comblés de tant de marques d'affection. Il se passa dans cette occasion des solennités, qui font honneur aux sentimens des citoiens de *Francfort*. Delà ce corps fut finalement transporté sur les terres du défunt

en Pomeranie, pour y être déposé dans le Caveau de sa famille.

M. de SCHWERIN a vécu 72 ans, 5 mois & 20 jours. La nature l'avoit doilé d'une figure avantageuse. Il étoit d'une grandeur médiocre. Sa phisionomie ofroit un mélange de douceur & de fierté, dont l'affaifonnement s'acordoit toujourns parfaitement avec les occasions où il se trouvoit placé. Ses yeux brilloient de l'éclat le plus vif, & ses années n'en éteignirent point le feu. Il avoit toujourns l'air content ; il haïffoit l'oifiveté, le long fommeil & tout ce qui fentoit la molleffe. A force d'exercice, il avoit endurci fon corps à foutenir des fatigues incroyables. Son esprit étoit orné de conoiffances folides, & il avoit tiré d'une longue expérience tout le parti dont elle est fufceptible. Pénétrant, il faiffoit les choses d'un coup d'œil, & quand il faloit prendre un parti, il fe déterminoit promptement & furement. La guerre, la politique, les lettres, & l'œconomie lui étoient également familières, & il auroit été un génie diftingué, quand il fe feroit borné à un feul de ces objets. Il avoit réuffi dans les négociations come dans les combats : Il favoit manier la plume mieux que la plûpart de ceux qui font métier de compofer. Ses terres, cultivées de la même main qui gagnoit des batailles, étoient très florif-

fantes & présentoient le modèle de la plus sage économie. Il parloit Latin, François & Italien. Il lisoit beaucoup & avoit une très belle collection de livres. Il aimoit les gens de lettres, les favorisoit & les admettoit familièrement à son comerce. Pendant plus de 30 ans, que son régiment fut en garnison à *Francfort*, on vit l'harmonie la plus parfaite, entre *MARS* & les *MUSES*, ou, s'il s'élevoit la moindre aparence de démêlé, il l'apaisoit aussi tôt à la satisfaction réciproque des parties. Il ne recevoit à son service que des gens doués de capacité & d'intègrité.

Si l'on veut chercher à faire des parallèles entre lui & les grands homes anciens ou modernes, personne ne lui ressemblera mieux parmi les premiers que *SCIPION*; & parmi les derniers que le Maréchal de *SAXE*, considéré come Capitaine; car la délicatesse de l'esprit & la régularité des mœurs mettent *M. de SCHWERIN* fort au dessus à tout autre égard.

Aiant perdu les enfans qui étoient nés de son premier mariage, & n'en aiant point eû du second, il servit de père à plusieurs jeunes gentilshomes, qu'il faisoit élever soigneusement, pour les placer ensuite & procurer leur avancement. Il étoit aussi le père des pauvres & surtout des soldats. Malgré la séverité de la discipline à laquelle il les tenoit

assujettis , & dont il étoit incapable de se relacher le moins du monde , ils l'aimoient tendrement, parce qu'il avoit d'ailleurs pour eux tous les soins & toutes les attentions imaginables. Il ne les laissoit manquer de rien en campagne , ou , dans les cas de disette , il partageoit avec eux ce qu'il avoit. L'exemple d'intrépidité qu'il leur a donné jusqu'à la fin , les empêchoit de conoitre aucun danger. Il avoit reçu plusieurs blessures dès le tems qu'il servoit dans le Meckelbourg. La journée de *Mohwitz* fut aussi teinte de son sang.

Sa conduite avec ses maitres a toujours été celle d'un home droit , qui conoit ses devoirs & sa dépendance, mais qui deteste le vil manège des courtisans. Il favoit soutenir son rang , toutes les fois qu'il s'y croioit apellé, mais hors de là , il haïssoit le cérémoniel, & témoignoit une grande asabilité , à tous ceux qui avoient des occasions de le voir. S'il pouvoit rendre quelque service , il le faisoit de bon cœur , & sans aucune vûe d'intèret. Sa vie étoit remplie , ocupée depuis le matin jusqu'au soir ; & de choses utiles à lui même ou aux autres.

Il chérissoit & respectoit la religion ; attaché sincèrement , mais sans partialité ni prévention , au *Luthéranisme* , dans lequel il avoit été bien instruit. Assidu aux dévotions publi-

ques , réglé dans ses dévotions particulières, il a toujours donné l'exemple le plus édifiant, aiant pour les Eprits-forts tout le mépris qu'ils méritent, & détestant la licence de l'impïété. A mesure que sa fin aprochoit, il la prévint & s'y prépara, desorte que le coup fatal dont il a été atteint n'a pû le surprendre. Il avoit aussi disposé de sa maison & réglé ses affaires, instituant pour héritiers, ceux que les droits du sang apelloient, & laissant à son épouse dequœi soutenir honorablement le grand nom qu'il lui a laissé.

HISTOIRE des troubles des Cevennes ou de la Guerre des Camisars sous le règne de LOUIS le Grand; tirée de Manuscrits secrets & authentiques & des observations faites sur les lieux mêmes, avec une Carte des Cevennes. 3 Vol. in 12, sous Presse.

Voici come l'on s'exprime dans le plan de souscription pour cet ouvrage.

L'Auteur du *Patriote François & Impartial*, entreprend de publier l'*Histoire de la Guerre des Camisars*. Il espère que le Public fera un acueil d'autant plus favorable à son travail, que cette Histoire ne se trouve jusques ici, que dans des Relations imparfaites, ouvrage de la partialité & de la fiction. Les unes ont exagéré à l'excès ce qui pouvoit

rendre les Camifars odieux, & ont mis sur leur compte des événemens auxquels ils n'eurent aucune part : Et d'autres, pour justifier ces mécontens, imaginèrent une sorte d'hommes qui n'ont jamais existé.

C'est sur de meilleurs Mémoires & avec plus d'amour pour la vérité, qu'a travaillé l'Auteur du Patriote. Non seulement il s'est procuré tout ce qui a été imprimé sur ces matières, & a ramassé avec beaucoup de peine & à grands fraix un nombre très-considérable de Journaux & de Mémoires manuscrits, dressés sur les lieux, tant par des Catholiques que par des Protestans, à mesure que les choses arrivoient ; mais de plus il a eu soin dès l'an 1713 de se transporter dans tous les lieux où les faits sont arrivés ; d'y assembler en différentes occasions nombre de personnes éclairées, toutes témoins ou moteurs des événemens ; de les consulter avec toute l'attention & l'exactitude imaginables ; de les entendre contradictoirement, & de comparer ensuite toutes ces relations.

Cet Ouvrage, qui comence à l'année 1702, ne finit qu'en 1711. On y trouvera nombre de faits inconnus jusques ici, mais fondés sur les pièces les plus authentiques, sur tout par rapport aux Négociations des Puissances étrangères, qui pensèrent sur la fin à tirer quelque parti de ce soulèvement.

Les Mémoires d'où les faits sont tirés, seront fidèlement cités en marge, en particulier deux Ouvrages, aussi peu connus que curieux & intéressans : L'Histoire manuscrite de M. de LA BEAUME, Conseiller au Présidial de *Nimes*, & qui a été déposée dans une fameuse Bibliothèque; & les Mémoires manuscrits du Baron d'AYGALIERS, qui par ordre de la Cour eut tant de part à la rédition des Camisars, sous les auspices du Maréchal de VILLARS.

Outre ces Mémoires, on a fait usage de diverses Relations composées par plusieurs Camisars distingués parmi eux.

D'un recueil d'environ 300 Lettres originales de divers Ministres & Ambassadeurs de la Grande Bretagne & des Etats Généraux, tels que *Marlborough*, *Godolphin*, *Stanian*, *Wandermeer* &c.

Enfin des Résolutions des Etats Généraux, souvent en original.

Cette Histoire est accompagnée d'un grand nombre de Notes, la plupart destinées à relever les bévues les plus grossières des Auteurs qui ont travaillé sur ce soulèvement.

On y joindra aussi une Table des Matières, & une Carte très détaillée des lieux qui servirent de Théâtre à la guerre des Camisars; & dont on ne sauroit se passer pour l'intelligence de cette histoire.

En recevant le premier Volume, qui paroitra dans le courant du mois d'Avril de cette année 1760, ceux qui auront souscrit paieront deux livres dix sols argent de France.

Et en recevant les deux derniers & la Carte au mois de Juillet prochain, on paiera une livre dix sols.

Le prix de l'ouvrage, pour ceux qui n'auront pas souscrit, fera de six Livres même monnoie.

On peut souscrire chez Mrs. HEIDDEGGER à *Zürich*, IM-HOFF à *Bâle*, PHILIBERT à *Genève*, & SINNET à *Neuchâtel*.

MEMOIRES *sur la littérature du Nord.* A *Copenhagen* & à *Genève*, chez les Frères PHILIBERT.

L'Auteur de ces Mémoires, qui est le même que celui du *Mercuré Danois*, a donné un Avertissement dans lequel il rend raison du changement qu'il a cru devoir apporter à son ouvrage.

Le *Mercuré Danois*, dit-il, que le public reçoit depuis six années avec indulgence, réunissoit deux vûes souvent difficiles à concilier; l'une de faire conoitre au dehors la littérature de ces contrées; l'autre de répandre ici la conoissance des livres qui se publient au midi.

La distance des lieux, la lenteur & la difficulté des communications, la disette des secours rend la partie qui regarde les pais éloignés beaucoup plus imparfaite & plus tardive qu'on n'en le voudroit. On ne sauroit donc espérer qu'un Journal composé si loin des sources ait cours dans les pais où elles se trouvent, & où des Journalistes sans nombre peuvent y puiser à pleines mains, & répandre avec la même facilité.

Il n'en est pas de même du Nord où nous sommes placés. Les Journalistes étrangers éprouvent à leur égard bien plus d'obstacles que nous n'en avons à surmonter pour la littérature étrangère. Les ouvrages qu'on compose en langue Danoise & Suedoise ne sortent guères des pais où ils sont faits, ainsi lors même que les Journalistes entendoient ces langues, ils pourroient difficilement se procurer les livres.

Je n'ignore pas que quelques ouvrages périodiques allemands rendent compte de notre littérature, mais outre que nous avons pour cela des facilités qui manquent aux étrangers, la langue françoise est repandue plus loin & plus universellement.

Ces réflexions qui sont celles de plusieurs de nos lecteurs, nous ont déterminés à séparer deux objets que nous avions joints jusques à présent, & de publier ce qui regarde la

la littérature du Nord dans des volumes qui lui soient uniquement destinés. C'est à dire qu'à l'avenir ceux qui acheteront le *Mercuré Danois* auront la suite de cet ouvrage, où l'on renfermera des extraits & des notices de livres de tous les pais, au lieu que ceux qui se borneront à ces *Mémoires*, n'auront rien qui ne regarde le Dannemarc, la Suede, ou la Russie.

Ce plan étant plus net que celui que nous avons suivi jusques ici nous permettra de travailler avec plus d'utilité. Uniquement occupés dans cette partie à faire passer aux étrangers ce qui se produira d'intéressant dans le Nord, nous n'aurons que faire de les mettre à portée de juger des ouvrages de mauvais goût, ni de ceux qui se bornent à répéter des choses conûes, ou à traiter superficiellement des sujets profonds.

Le silence en un mot sera la seule espèce de critique que nous nous permettrons, à moins d'être forcés à en user autrement.

Nous voudrions pouvoir promettre également que nous ne passerons rien sous silence de ce qui mériteroit d'être connu ; mais ceux qui ont un peu réfléchi sur les difficultés de notre carrière verront bien qu'il ne seroit guères possible de tenir une pareille promesse avec exactitude. Ils s'agit en éfet de rassembler des matériaux assez éloignés & plus dif-

ciles à se procurer qu'on ne le jugeroit, quand on voit les choses à une certaine distance. Cependant come nous sommes presque fars de n'être pas prévenus, la difficulté des communications nous exposera plûtôt à des retards qu'à des vuides.

Nous ne nous ferons aucune peine de traduire des morceaux entiers, lorsque nous présumerons qu'ils pourront plaire à nos lecteurs; c'est même à ce titre principalement que nous espérons de rendre nôtre collection recomandable.

On compte de doner de deux en deux mois, un volume de 7. feuilles de ces Mémoires, ce qui feroit 42 feuilles par année. Chaque volume coutera 24 Skillings monnoie de Dannemarc, ou 24 sols de France, enforte que les 6 volumes couteroient L 7: 4 s. de France; mais il n'en coutera que L 6: 8 s. à ceux qui en recevant la première partie voudront paier d'avance pour toute l'année. Si l'on donoit dans l'année plus ou moins des 42 feuilles sur lesquelles on compte, le prix augmentera ou diminuera à proportion.

On s'adressera pour ces Mémoires directement aux Frères PHILIBERT à *Copenhague* & à *Genève*, ou dans les autres villes, qui voudront se charger des Comissions, spécialement à Mrs. PETIT & DUMOUTIER, à *Hambourg* & à Mr. GOSSE à la *Haye*.

SERMONS de feu M. Amédee LULLIN,
 Professeur en Histoire Ecclésiastique à Genève.

Ces Sermons, anoncés depuis long-tems,
 viennent enfin d'être mis sous la Presse, par
 les Frères PHILIBERT, Libraires à Genève.
 On les imprime sur deux diférens papiers:

G R A V U R E.

ON a gravé à Paris une Estampe allégo-
 rique qui a pour titre, *Les Jésuites chassés des
 Etats de Portugal*. Au dessus de ce titre est
 une médaille représentant une figure de Jé-
 suite armée d'une main d'un poignard, &
 de l'autre du tison de la révolte, dont elle
 met en feu le globe de la terre, mitres,
 courones, &c. On voit à ses pieds de l'or
 répandu, des aspics, & des libelles calom-
 nieux. Enfin la foudre éclate sur sa tête, la
 frappe & l'extermine. La légende est *Frons
 attrahit impia fulmen. Une tête impie attire la
 foudre*. Dans le lointain paroît la Mer & un
 Vaisseau chargé de Jésuites, qu'on transporte
 hors du Roïaume. On lit dans l'exergue
*Societas Jesuitarum ejecta Regnis Portugallie
 lege Regia III. sept. MDCCLIX.*

Aux angles supérieurs de l'Estampe & au
 milieu on lit les mots qui servirent de sen-
 tence à l'impie *Belsazar*, & qu'on a écrit de
 cette manière *Mane, Thecel, Phares:*

Dans les angles inférieurs se trouvent ces mots *Hic nata* d'un côté, & *Hic occidit* de l'autre, & entre ces mots, dans le milieu de la bordure, est un trophée de la justice, de la force & de la prudence, au centre duquel est un soleil, qui dissipe des nuages.

Au bas de la médaille est écrit en ces termes le décret du Roi.

ÉDIT DE SA MAJESTÉ TRES FIDÈLE.

DOM JOSEPH par la grace de Dieu Roi de Portugal. Je déclare les Religieux de la Compagnie de Jésus Rebelles notoires, traîtres, vrais ennemis & agresseurs de ma royale Personne, de mes Etats, de la paix publique de mes Roïaumes, & du bien commun de mes fidèles sujets. J'ordonne à ceux-ci qu'ils aient tous à les regarder come tels. Je les déclare dénaturalisés, pros crits & exterminés; ordonnant qu'ils soient chassés de tous mes Roïaumes., de telle manière qu'ils ne puissent jamais y rentrer. Je défends, sous peine de mort, à tous & chacun de mes sujets d'avoir aucune correspondance verbale ou par écrit avec cette société ou avec quelqu'un de ses membres. C'est le corps même & le régime que la corruption a infecté, &c. Doné au Palais de Notre-Dame d'Ayuda le 3 Septembre 1759.

PRIX ACADEMIQUES.

L'Académie Roïale de Chirurgie de PARIS propose pour sujet du Prix de l'Année 1761, d'établir la *Théorie des contrecoups dans les lésions de la Tête*, & les conséquences pratiques qu'on peut en tirer.

Les Ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décembre 1760, & la Pièce qui aura remporté le prix, sera proclamée à l'Assemblée publique de 1761, qui se tiendra le jeudi d'après la quinzaine de Pâques.

Dans la même Séance, l'Académie ajugera un Prix d'émulation consistant en une Médaille d'or de deux cent livres, à celui des Chirurgiens, soit étranger, soit renicole, qui aura envoié le meilleur Ouvrage, sur quelque matière de chirurgie que ce soit, dans le courant de l'année 1760.

Elle distribuera aussi ce jour là, cinq médailles d'or, de cent francs chacune, à cinq Chirurgiens renicoles, qui auront fourni dans le cours de l'année précédente un Mémoire ou trois observations intéressantes.

L'Académie de BESANÇON distribuera ses trois prix le 24 du mois d'Août prochain.

Celui d'Eloquence sera ajugé au meilleur Discours sur ce sujet : *La candeur & la franchise sont comunément plus utiles dans le*

maniement des affaires, que la ruse & la dissimulation.

Le sujet du prix d'Erudition est cette Question: *L'Airain de Corinthe a-t-il été formé par le mélange de divers métaux fondus, lorsque cette ville fut brûlée par les Romains?*

Le prix des Arts sera donné à celui qui indiquera les meilleurs moïens de perfectionner les manufactures de papier.

LA Société œconomique de BERNE propose pour sujets des deux Prix, qu'elle jugera à la fin de la présente année 1760, les deux Questions suivantes: 1. *Quelle est la meilleure méthode d'arroser les Prez, à raison de la différente nature de leur terroir, de la situation & des différentes qualités de l'eau?* 2. *Quelle est la meilleure méthode de changer les diverses espèces de Marais en Fonds de plus grand rapport.*

Pour doner plus de tems aux Auteurs qui voudront écrire, la même Société a jugé à propos d'indiquer dès à présent les sujets des prix de 1761.

1°. *Quelle est la meilleure méthode de préparer un Champ par les labours, pour les bleds d'hiver?*

2°. *Quelle est la meilleure méthode d'augmenter les fourages, par l'établissement des prairies artificielles, en semant, selon la dispo-*

vence du terroir, des semences du païs, ou en introduisant des semences étrangères?

Chacun de ces prix est une médaille d'or de 20 ducats. Les pièces pour le concours seront reçues jusqu'au premier Décembre 1760, pour les prix de cette année, & jusqu'à la même date de 1761 pour les autres; mais on verra avec plaisir que les Auteurs les envoient plutôt, s'il leur est possible.

Le premier volume du Journal de la Société, qui se publiera à Pâques, contiendra les pièces suivantes :

1°. Détermination des poids & des mesures de *Berne*.

2°. Réflexions sur l'Agriculture.

3°. Mémoire de M. le Diacre STAFFER, qui a remporté le premier prix.

4°. Mémoire de M. BERTRAND, Pasteur à *Orbe*, qui a eu le second prix.

5°. Mémoire sur la culture du Chanvre.

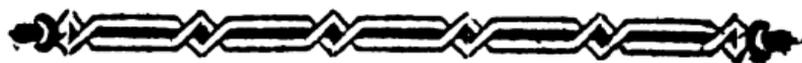
6°. Description & développement d'une machine, pour déraciner les arbres & les fouches, inventée par *Pierre SOMMER*, Païsan de l'*Emmenthal*, avec la planche.

7°. Lettre sur la méthode de gréfer les Noïers.

8°. Lettre qui contient une description d'un terroir dans le Bailliage de Biberstein.

9°. Observations météorologiques.

Nous pourrions rendre compte de quelques unes de ces pièces dans un autre Journal,



REFLEXIONS SUR LES HOMES.

A M. T * *

TU veux, cher *Licidas*, que je trace des homes

Et les défauts & les vertus.

Mais, dois - je les montrer sous le vice abatus,

Aussi foibles que nous le sommes ?

Oui. l'home est tour à tour avare ou libéral,

Selon qu'il plaît à son caprice.

Ami de la vertu, mais quelquefois du vice;

De la souveraine justice

Respectant peu l'auguste tribunal.

Chacun dans son ami croit trouver son rival;

L'amitié n'est qu'en apparence,

C'est un piège qu'on tend à la foible innocence;

Crédule & sans expérience,

Souvent il lui devient fatal.

Tous nos pas sont marqués presque par une chute.

A mille maux l'home est en bute:

La Raison, qui devrait lui servir de fanal,

Eclaire à peine sa carrière;

Mais à tous les mortels Dieu montre la lumière;

Le Père des humains seroit il partial?

De leur sort arbitre suprême

Il est pour les mortels & juste & libéral;

Et s'il fait de ses dons un partage inégal,

De cette inégalité même ,
 Peut maître le bien général ;
 Et c'est prononcer un blasphème
 Que d'affirmer que tout est mal
 Ou d'oser le mettre en problème.

L'home est seul l'artisan de ses propres malheurs :
 Ils découlent de sa foiblesse.

Ses principes souvent contredisent ses mœurs.

Réduit à combattre sans cesse
 Et son penchant & ses erreurs ,

Rarement de son goût son ame est la maîtresse ;
 Rarement jouit-il d'un solide bonheur.

Le vice fait sa petitesse ,
 Mais la vertu fait sa grandeur.

Malgré la volupté , la vertu nous rappelle ,
 L'home voudroit ne voir , ne chercher , n'aimer
 qu'elle.

Si des biens passagers font souvent ses plaisirs ,
 Ils sent qu'ils ne sauroient remplir tous ses desirs :
 Au milieu de ces biens il sent son indigence ,
 Et malgré ses défauts il sent son excellence.
 Son cœur prend rarement du clinquant pour de l'or ,
 Mais ce qui l'a séduit peut le séduire encor :
 Les préjugés trompeurs , le monde & ses usages
 Ont égaré souvent les mortels les plus sages.
 L'un à la volupté laissant régler son sort ,
 En éprouve la tiranie ,
 Et dans les sources de la vie
 Trouve les germes de la mort ,
 L'autre dévoré par l'envie

Blesse les loix de l'équité,
 Sur l'autel de la calomnie,
 Il immole la vérité.

Crantor enflé de vanité,
 Trop prévenu pour des chimères
 Ose prêcher l'humilité

Dont il ne conoit pas même les caractères ;

Et son cœur plein de dureté,
 En nous prônant l'égalité
 S'élève au dessus de ses frères,
 Et sans pitié de leurs misères,
 Il médit de l'humanité.

Non moins que l'intèret, l'orgueil à ses victimes ;

Le perfide *Lindor* foule aux piés ses égaux ;

Et pour éraiser ses rivaux,
 Il ose leur prêter des crimes,
 L'or est un dangereux métal ;
 Les moiens les moins légitimes,

Sont, pour en aquérir le funeste canal.

Aux aveugles mortels il ouvre des abîmes
 Et de leurs maux cruels il est l'afreux signal.

Les mortels font de l'or un objet capital ;
 Mais coment réprimer une telle manie,
 Qui corompant le cœur abaisse le génie,
 Et de l'home sensé peut faire un animal

Dégradé par l'ignominie ?

Heureux qui dans l'obscurité

Coule & finit sa courte vie.

A l'abri de la perfidie,

Sur quelque port qu'il soit jetté,

Il trouve partout sa patrie
 Et jouit de la liberté,
 D'une ombre de félicité
 La richesse ou la dignité
 Rarement est-elle suivie.

Deux choses rempliront mes vœux & mon envie,
 Le nécessaire & la santé.
 L'équité dicte le langage
 De l'homme ennemi de l'erreur ;
 Il n'est ni fourbe, ni flatteur ;
 Au mérite il fait rendre hommage,
 Jamais l'intérêt ne l'engage
 A blesser l'aimable candeur ;
 Mais il perce d'une trait vengeur
 Le lâche calomniateur,
 Qui de l'innocent qu'il outrage
 Flétrit les talens ou l'honneur.

Dans l'état le plus bas, l'homme est grand par le cœur ;
 La bassesse du rang n'altère point son ame,
 Et le noble feu qui l'enflame
 Est la source de sa grandeur,

Il voit, sans s'éblouir, l'éclat du diadème
 Et pour acquérir de l'honneur,
 Il n'a besoin que de lui même.
 L'homme ! Quel étrange problème
 Frappe ici mes regards surpris !

Tantôt il me paroît un objet de mépris ;
 Tantôt, au dessus de lui même,
 Du beau, du grand il est épris.

Il parcourt l'univers sans sortir de sa place,

Et du vaste infini il mesure l'espace :

Rapellant le passé, prévoiant l'avenir,

Et du présent qui fuit fixant le souvenir.

L'homme du monde entier embrasse le système :

Dans la cause il voit les effets ;

Rien ne peut de son vol retarder les progrès (*).

Enhardi par d'heureux succès,

Il ose s'élever jusqu'à l'Être suprême,

Et ne peut cependant se conoitre lui-même.

Si des foibles mortels nous contemplons le corps,

Quels nombreux, quels divers ressorts,

Forment, meuvent cette machine !

Tout prouve qu'une main divine

Est l'auteur de tous ces accords.

De matière & d'esprit quel étonnant mélange !

Et qui produit entr'eux cette union étrange ?

Pour saisir un objet je veux mouvoir ma main,

Docile à mon esprit elle obéit soudain.

Et les sens à leur tour font naître mes Pensées,

Qui, dans la balance pesées,

Sont par l'esprit admises, repoussées.

(*) On trouve un beau passage sur ce sujet dans CICÉRON: Je me fais un plaisir de le citer : „ Voici „ une pensée dont je suis convaincu, dit CICÉRON; „ voyant la grande activité de nos esprits, la mé- „ moire du passé, la prévoyance de l'avenir, tant „ d'arts, de sciences si considérables, tant de dé- „ couvertes, je sens qu'une nature si excellente, „ qui renferme tant de choses, ne peut être mor- „ telle.

Le Corps seroit-il donc libre intellectuel ?

Le corruptible, enfin, peut-il être immortel ?

L'aparence nous en impose.

Non, l'effet n'est jamais au dessus de sa cause.

Il faudroit que le faux eut pour nous des apas,

Pour soutenir que la matière

Inepte, pesante, grossière

Peut donner ce qu'elle n'a pas.

Peut-elle se changer dans un Etre qui pense ?

Non, du corps à l'esprit la distance est immense.

Des Passions l'impétueux éfort

Subjugue nôtre Intelligence.

Et coment au milieu d'un aveugle transport

De nôtre liberté faire l'expérience ?

Leur laissons-nous prendre l'essor

Elles font pancher la balance ;

Les Passions n'ont jamais tort.

Dans nos Cœurs quels affreux orages :

Leur souffle peut-il élever !

Grand Dieu ! toi seul peut nous sauver ,

Et dissiper tous ces nuages.

Mais si pour nous punir Dieu laisse un libre cours

A leur impétueuse rage,

La mort en terminant nos jours

Seule nous conduira au rivage.

Les douleurs, les plaisirs, tout se perd au Cercueil.

La vie est un torrent rapide ;

L'home y trouve plus d'un écueil,

Sur ses pas la mort homicide

Sème la tristesse & le deuil.

Comme une tendre fleur qu'un matin voit éclore,
Et que l'ombre du soir voit tomber & flétrir,
Ainsi notre couchant est pres de nôtre aurore :

Nous ne naissons que pour mourir.

GENÈVE.

J. B. T.



LOGOGRIPE

FILLE de l'Amitié, Compagne de l'Amour,
Le danger, la crainte & l'absence
Me font renaitre chaque jour,
Et je meurs dans l'indifférence.

Dix piés, Ami Lecteur, composent tout mon Corps,
Dont trois t'ofrent un bien, que l'Avare lui même
Racheteroit au prix de ses plus chers Tréfors,
Et même au prix du Diadème.

Dans trois autres tu vois ce que dans l'Alcoran
Le Prophète interdit au Peuple Musulman.

Dans ce nombre de trois, dont j'aime le mystère,
Tu crois entendre le Soldat
Qui se précipite au Combat.

Tu trouveras encore ce que dans la misère
Le pauvre fait pour subsister;

Celui dont l'Univers admire la puissance;
Un terme de Triétrac, une Ville de France,
C'est assez pour me deviner.

Le mot de l'Enigme du mois dernier est
MIROIR & celui du Logogripe VEUVE,
dans lequel on trouve Eve & Vie.

A V I S.

LA troisième Loterie de l'Eglise de St. Pierre de Dortmund ayant été tirée, & les prix payés aux intéressés à contentement, M. J. Rod. NEÜHAUSS fils, à Bienne done avis, qu'il continue à distribuer des Billets & des Plans de la quatrième Loterie extraordinaire de la même Eglise de St. Pierre. Le Capital de cette nouvelle Loterie est de 770000 fl. courant d'Hollande divisés en 4 Classes, dans lesquelles il y a 35000 Billets blancs & 18000 Prix. La mise pour toutes les Classes est de 22 fl. coterant d'Hol. le fl. à 60 crs. que l'on est libre de paier à la fois ou par Classe. Dans la première Classe, il y a 3000 prix, y compris 1500 prix de 15 fl. qui sont des prix d'assurance pour la dernière Classe. Il y a de même dans la seconde 3000 prix, compris 1500 prix d'assurance à 20 fl. outre 1500 prix, qui seront tirés d'une Roüe à part, auxquels les prix d'assurance de la première Classe ont seuls droit de prétendre. La troisième Classe est de 4500 Prix, compris 1500 prix d'assurance à 30 fl. outre 1500 qui seront aussi tirés d'une roüe à part, uniquement en faveur des prix d'assurance de la seconde Classe. La quatrième Classe est celle de gratification sans mise, parceque les Fonds se trouvent complets. Elle consiste en 4500 prix, c'est à dire en autant de prix que de numeros. Le plus heureux, en nourrissant de Classe en Classe, peut gagner jusques à 7 Lots; mais on pourra avoir une idée plus exacte de cette Loterie par le moyen des Plans que l'on trouve gratis chez M. NEÜHAUSS. Ceux qui souhaiteront se procurer des Billets ne doivent pas

garder à lui écrire, parceque selon toutes les apparences cette Loterie sera remplie incessamment. La collecte sera finie le 11 Avril prochain, & le tirage doit se faire le 21 du même mois. Il faudra observer d'af franchir les Argens & les Lettres.

On pourra avoir aussi chez le même M. NEUHAUSE des Billets & Plans de la 17 Loterie de la Ville de Dortmund.



T A B L E.

E SSAI sur ce sujet Académique, les vrais plaisirs ne sont faits que pour la Vertu.	107
Quatrième Lettre sur les équivoques de la Langue Hébraïque.	122
Eloge de l'Oubli.	128
A M. De L** sur M. David RIVAL.	142
Le Suisse.	158
Suite de l'Histoire d'un Solitaire.	167
Livres nouveaux.	182
Gravure.	203
Prix Académiques.	205
Reflexions sur les Hommes.	208
Logogriphe.	214
Avis.	215

